VA1 1533451

1-2

TISONS D'HERCULE,

OU

FRAGMENTS

pour servir de supplément et de suite aux Lettres confidentielles sur les relations intérieures de la Cour de Prusse depuis la mort de Frédéric II.

CAHIER II.

A PARIS 1808.

TABLE

DES MATIÈRES.

Correspondance . . . . . page 1

Observations sur la campagne de Pologne et sur la non-ratification de la suspension d'armes 6

Qu'est-ce qui rend une armée invincible 14

Coup d'oeil d'un Patriote Prussien sur le passé, le présent et l'avenir 32

Influence remarquable des circonstances sur les opinions 56

Le livre noir, ou tableau des donations faites dans la Prusse méridionale 60

Observations recueillies à la promenade, dans Berlin et aux environs 87

Observations sur la gloire militaire Prussienne . . page 107

Quelle doit être dans ces tems de guerre la conduite des magistrats de petites villes envers les amis et les ennemis? Quelle a été leur conduite, particulièrement en Silésie? 113

Le Baron Hammer 120

Y a-t-il aussi des calamités de guerre pendant la paix? 121

CORRESPONDANCE.

Weimar.

Nous vivions ici au commencement du malheureux mois d'Octobre 1806, dans une sécurité parfaite. Rien ne pouvoit nous faire pressentir le sort qui nous attendoit. Nous supposions les dernières limites de la forêt de Thuringe bien défendues, et quelques Corps postés devant Cronach et Bamberg. Etoit-il présumable qu'un Général prudent plaçât ses magazins à Hof, en avant de son corps d'armée, et qu'il attendît l'ennemi derrière les bois, les montagnes, les gorges qui pouvoient le défendre? — Et quelle poignée d'hommes avoit-on mise en marche! Quelles positions lui avoit-on donnée! Eût-on pu imaginer de pareilles mesures?

Lorsque les Gardes entrèrent dans notre ville, et que le Roi de Prusse y prit quartier sans avancer plus loin, nous fûmes plus inquiets. Cependant les officiers Prussiens disoient généralement: „Si nous les tenions seulement dans la plaine!" D'après cela, nous supposions que l'affaire se décideroit à Lützen. On desiroit l'ennemi sur un champ de bataille. Il nous eût paru plus prudent d'aller à sa rencontre jusqu'à Würzbourg, que d'attendre son rendez-vous en Saxe. Mais que servoit-il de faire ces réflexions?

Les soldats s'accumulèrent tellement que pendant huit jours nous n'eûmes point de pain. L'eau de vie manqua totalement. Le Roi en fit venir; elle fut bue par les François.

Les Saxons dispersés à Schleitz arrivèrent. Nous commençâmes à perdre courage. — „Déjà si près de nous?" disions-nous avec inquiétude. Le regard des Prussiens annonçoit le capotisme, le maintien des officiers la brutalité. Ils insultoient les Saxons et radotoient à force.

„Allez-y — leur grommeloit un vieux Grénadier „Saxon — vous apprendrez à les connoître."

Les cabarets d'eau de vie étoient fermés; les caves à vin étoient pleines. Il suffisoit d'observer les buveurs pour prévoir qu'ils se tireroient mal d'affaire. On ne voyoit en eux aucun courage réel, aucun desir d'en venir aux mains avec l'ennemi. Tout au plus comptoit-on sur l'habileté à manoeuvrer, et l'on en prônoit des merveilles.

„Si les Russes n'arrivent pas — dit un homme qui „se fit connoître ensuite pour un Cisalpin — nous „aurons des coups!"

Un gros Chirurgien de régiment en fut offensé et lui dit:

„Ce n'est pas là le langage d'un brave Prussien. „Dieu soit loué! nous n'avons pas besoin de compter „sur les Russes; nous saurons bien battre les François „tout seuls. Rougissez de tenir de tels propos! Vous „n'êtes apparemment pas Prussien."

„Je suis Cisalpin, mais je chante la game de qui-„conque me nourrit. Cependant croyez-moi — je con-„nois les François — j'étois au service d'Autriche à „Marengo — mais aussi vrai qu'il y a un Dieu, si „les Russes n'arrivent pas."

„Taisez-vous! Vous avez trop bu."

Un Officier lui signifia de quitter la chambre. „On „nous en donnera," dit-il en se retirant.

Les autres se fâchoient. L'officier disoit qu'à la vérité on pouvoit se dispenser des Russes, mais que les affaires étoient déjà arrangées; qu'à Zeitz il y avoit déjà des Cosaques. — La plupart n'étoient pas fâchés de cette nouvelle, et disoient que des postes avancés de cet ordre ne faisoient pas de mal.

„Il y aura une couple de journées, bien chaudes," dit l'Officier. — „Mais il fait beau tems, et les Fran-„çois apprendront à connoître les Prussiens."

Un bourgeois voulut répartir; on lui imposa silence en lui disant: „Bon homme! nous savons cela „mieux que vous. Une armée Prussienne ne peut „être battue en pleine campagne; nos manoeuvres „font un effet du diable, *Bronswic* et *Hohenlohe* sont „de grands Généraux, et nous avons *Möllendorf* qui „possède encore les anciennes finesses Prussiennes. — „Et notre cavalerie, en face de la cavalerie Françoise „qui ne sait pas monter! etc. etc."

Il falloit bien se taire.

Les troupes commencèrent à défiler par la ville. La vue de ces superbes régimens sembloit alléger le

coeur. Mais les nombreux équipages! les cavaliers qui n'avoient pas même de pierres à leurs carabines! — Cela ne nous plaisoit nullement.

Le Roi fit halte à la place du château et fit défiler en sa présence quatre des plus beaux régimens de cavalerie. On les regardoit avec satisfaction. — Des hommes si pleins de vigueur! — Quels coups de sabre! — L'affaire ira peut-être encore bien.

Le regard du Roi — avoit quelque chose de solennel! — Il retraçoit des pensées profondes, un pressentiment! — Je n'oublierai jamais ce regard. Un peintre auroit dû le saisir. C'étoit Darius avant la bataille d'Arbelles.

On forma un camp devant Weimar. C'étoit, disoit-on, la troisième ligne.

Nous pouvions donc supposer les montagnes de Iéna garnies de troupes. Qui les attaquera? Les aggresseurs peuvent être écrasés à coups de pierres; les François seront contraints à se retirer avec grande perte, ou bien ils tâcheront de forcer le défilé de Dornbourg, pour venir dans la plaine de Naumbourg où les Prussiens les attendront en bataille.

Mais, juste ciel! les Prussiens se postent derrière les montagnes, et voyent bientôt les François au dessus d'eux. Pas un seul canon à mitraille ne défendoit le défilé redoutable de Dornbourg. Les François traversèrent le Rauhthal *) où l'on n'avoit pas placé un

*) Le *Rauhthal* et non *Rauchthal* est une vallée romantique très agréable que connoissent tous ceux qui ont étudié à

seul piquet, descendirent le Steiger, et les héros furent tournés près d'Isserstädt. Peut-il arriver quelque chose de plus propre à exciter l'indignation !

Depuis 15 jours les Prussiens étoient dans Jéna et aux environs de la ville. Hohenlohe avoit son quartier-général dans ces contrées et pas un Aide de camp ne se donna la peine d'aller les reconnoître. Le Général ne connoissoit, ni les montagnes, ni les gorges où avec 10000 hommes et une artillerie suffisante, il auroit pu se défendre contre 400000 hommes.

Qu'on aille jeter un coup d'oeil sur ces contrées; on sera révolté ! Et c'étoient là les finesses Prussiennes!

Monarque infortuné! Vos dépenses pour une armée pareille ont été bien perdues. Vos paysans avec ceux de la Thuringe, bien armés et mis en état de marcher, vous eûssent mieux défendu. Ici chaque maire de village connoit sa montagne et sait la défendre. Si ces hauteurs, ces sommets rédoutables eûssent été garnis de troupes, aucun de ceux qui eûssent voulu forcer le passage n'eût échappé.

Pour dire le vrai mot, on n'étoit préparé *à rien*, et le Général Prussien vint sans réflexion à la bataille. Je renvoye aux lettres des Officiers Prussiens publiés dans la *Minerve* et dans le *Journal politique*.

Nous étions à Weimar dans les angoisses de la mort.— Le malheureux 14 Octobre s'annonça au bruit du canon — Que ce jour a été terrible pour nous!

Jéna et qui ont visité ses environs. Au mois des fleurs, on aime à s'en retracer d'heureux souvenirs.

Observations sur la campagne de Pologne et sur la non-ratification de la suspension d'armes.

La France, en dépit de sa puissance continentale, a besoin de la paix autant que le reste de l'Europe. C'est ce qui engagea *Napoléon* à montrer, il y a un an, dans les négociations qui se firent avec l'Angleterre, une modération qui probablement eût amené une paix durable si la guerre avec la Prusse ne fût survenue.

On ne peut pas donner à cette guerre le nom d'une quatrième guerre de coalition contre la France, car les différends entre l'Angleterre et la Prusse étoient bien loin de s'applanir. Il est d'ailleurs assez connu que l'illusion et le désespoir portèrent la Prusse à cette déclaration. Mais lorsque l'Angleterre vit que l'on pouvoit espérer encore une guerre sur le continent, le Lord *Lauderdale* rompit tout à coup les négociations. Si l'intention de *Napoléon*, en écrivant au Roi de Prusse avant la bataille de Jéna, étoit sérieuse, et s'il ne vouloit point la guerre, on ne pouvoit penser, après la bataille, ni à une trève, ni à la paix. *Napoléon* a voulu la paix, et pour la maintenir

il a fait des sacrifices. Mais l'Empereur *Alexandre*, pour le malheur de la Prusse, a refusé de ratifier une paix déjà conclue, et l'Angleterre a de même, d'abord après la mort de *Fox*, cessé de la vouloir.

Les suites de la bataille de Jéna étoient trop avantageuses pour *Napoléon* pour qu'il pût ne point les mettre à profit. Il affectionne le Roi de Prusse; il sait quel a été son éloignement pour cette guerre, et il n'a point oublié que, depuis la paix de Bâle, c'est la Prusse qui a toujours la première reconnu les modifications du Gouvernement François. Quel motif l'Empereur de France auroit-il pû avoir de dévaster les Etats d'un Monarque d'ailleurs assez malheureux? Pourquoi n'auroit-il pas fait la paix avec la Prusse? Sa gloire n'avoit pas besoin de nouveaux trophées. Un an auparavant, contre des sacrifices bien moindres, il avoit fait la paix avec l'Autriche. S'il ne demeura pas au point où la victoire l'avoit placé, s'il prescrivit pour le traité de suspension d'armes des conditions trop dures et qui engagèrent le Roi de Prusse à ne point le ratifier, son intention étoit d'affoiblir la Russie, d'anéantir son influence despotique sur les Etats du Nord, et d'affermir ainsi la paix. Si depuis la paix de Presbourg, tout rapprochement réel des puissances Européennes a été retardé par les passions, par la jalousie, par la crainte de l'aggrandissement du pouvoir de la France, tous ces obstacles devoient gagner en force par la chûte de la Prusse. *Napoléon* devoit donc mettre à profit l'influence heu-

reuse des circonstances. Entre la monarchie universelle et la paix il n'y avoit point de milieu.

Depuis la bataille de Jéna, *Napoléon* poursuivit cette tendance avec les succès du génie. La rapidité de sa marche jusqu'au Bug, la réintégration de la Pologne, la conquête de la Silésie et de la Poméranie Suédoise, l'activité à opposer à la Russie toutes les forces possibles, l'art avec lequel il souleva contre elle la Turquie et la Perse, et divisa les forces de tous les côtés, en est la preuve. Ce sont des traits de grandeur; l'avenir décidera s'il en résulte du bien ou du mal pour l'univers.

La Russie est un grand Empire; elle fait la guerre dans ses propres états, elle a de grandes armeés, elle peut compter sur l'argent des Anglois. Tout cela ne la sauvera point. La France lui oppose la moëlle des forces de l'Italie, de la Hollande et de l'Allemagné. Les troupes en massé ne décident la victoire que lorsqu'elles sont commandées par d'habiles Généraux.

Je n'ai pas besoin de fixer l'attention sur la différence qui se trouve entre les Généraux Russes et François. Je conviens que, par leur contenance courageuse, les Russes rendent la victoire difficile aux François. Mais quand ils observeront qu'ils n'ont à attendre que des défaites, ou des victoires imaginaires et sans fruit, puisque le François ne quitte point la place et que la volonté décidée de l'Empereur, lorsqu'il ne peut renverser les puissances colossales, est au moins de ne pas leur céder un pouce de terrain, leur courage

baissera comme celui des Autrichiens et des Prussiens. Et si les Russes en laissent venir les affaires jusques là, *Napoléon* ne trouvera pas de grands obstacles à dicter, l'été prochain, la paix à Petersbourg.

Les forces des François sont partagées; ils sont obligés de s'arrêter à la conquête de provinces voisines et à la prise de plusieurs forteresses. Si les Russes ne quittent pas la position adoptée, dans peu de mois, la Silésie, la Poméranie Suédoise, les forteresses de Colberg et Danzig seront envahies. Quelle immensité de forces ne seront point réunies à la France par ces conquêtes, ainsi que par l'arrivée des 60000 conscrits de l'intérieur.

Si les Russes entroient subitement dans la Servie et dans la Bosnie, et s'emparoient de Widdin et Belgrad, si surtout l'Autriche se déclaroit contre la France, l'explosion de la guerre des Turcs seroit étouffée, et il en résulteroit une puissante diversion. C'est ce qu'on n'a pas lieu d'attendre de l'Autriche. Dans le cas d'une issue malheureuse de la guerre, elle auroit à craindre de perdre son existence, ou de voir s'accroitre la puissance des Russes dont la politique, en cas qu'ils détruisissent la Turquie seroit encore plus dangereuse pour l'Autriche qu'une nouvelle guerre à laquelle la France pourroit être provoquée. Les Russes augmentent leurs forces en Dalmatie; mais d'un autre côté, 150000 hommes, tant de l'intérieur de la France que de Naples et d'Espagne, se rendent à Venise pour déjouer cette diversion sur l'Italie et sur

le midi de l'Allemagne. Ceci nous fait connoître les ressources de la France. Depuis 40 ans les Turcs n'ont pu tenir contre les Russes. Mais deux cens mille Turcs commandés par d'habiles Généraux François n'auroient-ils pas des succès différens? Une puissance aussi forte que celle des Russes, dans une position aussi difficile, ne doit-elle pas être pénible à soutenir? Les Turcs ne trouveront-ils pas des moyens d'étouffer l'insurrection dans la Servie? Ne pourront-ils pas venir à bout de reprendre les places fortes du Dniester et de se frayer la route d'Oczakow et de la Crimée?

Supposons que les Russes continuent à faire des progrès dans la Moldavie et dans la Valaquie. Qu'ils fassent la conquête de la Turquie Européenne entière, croit-on qu'à l'approche de la paix, par grandeur d'ame à l'égard des Prussiens, ils restitueront tout ce qu'ils auront pris? Afin que la France, selon l'opinion de quelques-uns rétablisse la Prusse et les Princes de l'Empire déthronés dans leurs anciens droits? Ce seroit une magnanimité sans exemple, et que, depuis la bataille de Pultawa, on n'a pas encore vue dans la conduite des Russes. Ceci arrive-t-il? la misère et l'infortune feront de nouveaux progrès. La guerre sera traînée en longueur. L'une des deux puissances rivales tombera, et elle entraînera dans sa chûte de plus grandes provinces de l'Allemagne.

On prétend tenir de main sûre que la France a fait des propositions avantageuses à la Prusse, si elle vouloit s'allier avec elle et avec l'Autriche, et faire

cause commune contre la Russie. *Napoléon*, dit-on, ne demande autre chose que le rétablissement de la Pologne et l'intégrité de la Porte Ottomanne. Si cela est, je crois que l'acceptation de cette offre eût été très avantageuse non seulement pour la Prusse, mais pour tout le genre humain, parceque c'eût été le moyen le plus court d'arriver à la paix générale.

J'accorde que les Russes soient plus heureux l'été qu'ils ne l'ont été pendant l'hiver, et que les François ayent payé chèrement leurs victoires. Le théâtre de la guerre peut changer de place et les François ne verront point Petersbourg. Mais les choses en étant venues si loin, qu'à l'exception de l'Angleterre, tous les Etats ne sont que des véhicules de la France ou de la Russie, le malheur de l'Allemagne sera toujours considérable, et la guerre se propagera dans son sein jusqu'à ce que l'une ou l'autre des deux puissances aît plié les voiles.

La question est actuellement de savoir si les hommes seront plus heureux sous une monarchie universelle que sous les gouvernemens qui ont existé jusqu'à présent. Dans le système de l'équilibre politique l'intérêt, l'esprit de querelle, l'envie, la jalousie, la ruse, l'art de saisir les circonstances pour s'élever aux dépens d'autrui ont fait naître les guerres; tous ces motifs n'existent plus dans le système d'une puissance seule souveraine. Tout au plus dans quelques gouvernemens particuliers pourroient s'allumer des rebellions, et elles seroient bientôt étouffées par la supériorité du dominateur.

Mais si l'on considère que la félicité et le bien-être des hommes dépendent entièrement du gouvernement du Souverain, que cette autorité suprême peut être dénaturée par l'abus et se changer en despotisme, que les maîtres du monde peuvent être des Tibères, des Nérons, des Caligulas, le coeur humain pourroit gémir sur le sort des victimes nombreuses d'un torrent qui amèneroit des autorités différentes de celles qui ont gouverné l'Europe pendant le dernier siècle et en ont assuré le bonheur. Si l'on considère que les résultats des grandes conquêtes ont toujours été funestes, qu'à l'instant même de la mort *d'Alexandre* les guerres qui naquirent entre ses successeurs amenèrent un désordre général, que les descendans de la vigoureuse Rome se sont amollis et anéantis, que depuis deux mille ans les Grecs n'ont pu produire un *Platon*, un *Socrate*, un *Phidias* ou un *Appelles*, que le barbarisme a étouffé tous les germes de la sagesse et de l'art, nos descendans pourront trembler pour l'avenir.

Ici encore, le grand connoisseur de l'histoire et des hommes, l'Empereur *Napoléon* a ouvert une route qui préservera l'humanité de pareils désastres. Qu'on se rappelle son pacte de famille et sa modération dans les différens traités de paix. Depuis la paix de Luneville, rien n'a pu le retenir de réunir à la France, la Hollande, l'Italie, la Suisse et même la confédération du Rhin que la crainte que, sous un successeur foible, ce grand tout dont l'étendue ne

pouvoit être embrassée ne retournât en débris. Voici ce qu'il fera. Il mettra la Suisse et l'Italie sous la domination du puissant Monarque de la France, afin de lui donner par cet excédent d'équilibre la force dont il a besoin pour pacifier à l'instant les démêlés des puissances de l'Europe. Il trouvera quelque voie pour prévenir qu'un successeur ambitieux ne franchisse ces limites, et jamais il n'exposera la France à craindre cette union des Souverains.

Ces limites sont délicates, et cependant, si l'une ou l'autre des puissances auxquelles elles sont tracées, vouloit les dépasser, le tout seroit perdu. Une intelligence vulgaire n'est pas en état de saisir ce développement. Mais comme la bénédiction ou la malédiction perpétuelle de la postérité tombera sur les suites des principes qu'il aura établis, espérons ce qu'il peut y avoir de plus favorable. Si donc nos contemporains et nos descendans apperçoivent, sous la suprématie de *Napoléon*, la possibilité d'une paix durable, et qu'elle se manifeste dans des tems plus heureux lorsque l'Angleterre aura perdu la souveraineté exclusive sur le commerce des mers; il seroit vraisemblable que tout ceci prendroit une autre face lorsque la même autorité seroit entre les mains du Colosse du Nord.

Qu'est-ce qui rend une armée invincible?

Dépouillons tous les préjugés et portons un regard impartial sur les guerres des peuples dont les armes furent toujours heureuses. Remontons aux causes de leurs succès: nous y trouverons 1) le génie du Chef, 2) l'habileté des Généraux, l'esprit de corps et l'ardeur guerrière du peuple.

Pélopidas de Thèbes fit des prodiges en combattant les hardis Spartiates. Il fit tout ce qu'on peut attendre de prudens Généraux pour donner du courage et de l'énergie à des hommes qui ne sont point guerriers. Il évita avec soin les grandes batailles, afin de remporter d'autant plus sûrement la victoire dans des combats de détachemens et dans des surprises. L'expérience instruisit les Thébains. Ils virent que la crainte imaginaire qu'ils avoient des Spartiates que l'on regardoit comme invincibles, n'étoit qu'un vain fantôme, une simple illusion qui sans nécessité les rendoit esclaves.

On eut bientôt lieu de se convaincre que Pélopidas avoit prévu l'avenir avec beaucoup de sagacité et de pénétration. Avec 6000 Thébains, Epaminondas,

son digne compagnon d'armes, battit à Leuctres 11000 Spartiates. Il ne dut sa victoire ni au simple sort des armes, ni à une supériorité de bravoure, mais à une nouvelle disposition tactique. La phalange menée en ligne oblique contre les troupes de Sparte tomba sur elles par un mouvement auquel Cléombrotes n'étoit point préparé. L'oeuvre militaire des Thébains fut couronnée et la terreur s'empara du Péloponnèse.

Enflammée de l'ardeur de dominer, Rome n'avoit combattu, jusqu'à la descente de Pyrrhus, que des hordes sauvages. Il s'agissoit de marcher contre un second Alexandre, contre un capitaine qui possédoit la tactique des Grecs et commandoit une armée bien disciplinée. Malgré cela, ce peuple plein de vigueur rejeta avec fierté la médiation de Pyrrhus, lorsqu'il voulut venger l'honneur national attaqué par les Tarentins. Il vouloit faire voir à des étrangers que le sang Romain ne souffroit aucune imputation de lacheté, et que, malgré les défaites essuyées à Siris et à Asculum, on ne penseroit à la paix que lorsque les Grecs auroient abandonné le territoire des Romains, et que les Tarentins auroient été punis de leur témérité, Pyrrhus mit en usage des motifs d'intérêt et de crainte pour ébranler Fabricius, mais ses tentatives furent toutes infructueuses. Ce généreux Romain opposa autant de sang froid au rugissement de l'éléphant que de probité à l'aspect de l'or qui lui étoit offert.

C'est ainsi qu'agit une nation qui a le desir de se

montrer invincible, et qui veut se saisir de la domination de l'univers.

L'intrépidité d'Alexandre avant le passage du Granique, l'indifférence pour le nombre des ennemis à Issus annonçoient un esprit entreprenant, une tête intelligente; la persévérance qu'il montra à la prise de Tyr où l'art épuisa presque tous les moyens auxiliaires, annonçoit le caractère d'un héros, le destructeur de l'Empire des Perses et le conquérant du monde connu.

La phalange étoit dressée aux évolutions militaires, mais du moment où le génie belliqueux d'Alexandre cessa de la vivifier, elle eut de nouveau le dessous. Elle ne put résister au poignard des Romains, à la cohorte, et à la légion terrassante. Ses ennemis l'emportoient en vigueur, en rapidité, en stratagèmes de guerre. Bornhorst nous représente César habile à prendre comme à la toile des armées entières, lorsqu'elles lui en laissoient le tems.

Dans la guerre de trente ans, ce ne furent que les nouvelles ordonnances de tactique que le génie créateur de Gustave Adolphe inventa qui amenèrent la défaite des deux Généraux impériaux, Tilly et Wallenstein, jusques là reconnus invincibles. Louis XIV ne dut son pouvoir et ses conquêtes qu'à la multitude des excellens Généraux formés à l'école de Turenne et de Condé, et qui, durant des siècles, soutinrent la réputation de héros sur le théâtre de la guerre. Mais la gloire militaire Françoise baissa sous les successeurs

de Louis XIV, lorsque l'impulsion précédente cessa d'exister et que l'on ne fut plus enthousiaste des talens et du mérite.

Léopold de Dessau inventa la baguette de fer, et donna au feu de la tactique Prussienne un degré de perfection qui permettoit cinq décharges par minute. Par cette invention et par l'amélioration de la discipline, il rendit au Prince Eugène de Savoie, dans la guerre de succession d'Espagne, de plus grands services qu'il n'en tiroit du reste des troupes qui composoient son armée.

Si Frédéric le Grand n'eût pas étudié les campagnes des Grecs et des Romains, s'il ne se fut pas souvenu d'Epaminondas à Leuthen et de Sertorius à la Katzbach, s'il n'eût pas été un Alexandre devant Prague, et un César à Torgau, eût-il pu, nonobstant la force de son génie et le bonheur de ses armes, soutenir une lutte aussi longue et aussi difficile?

Au moment où la guerre de révolution éclata, l'esprit militaire étoit affoibli et sans discipline dans l'armée Françoise. Le pouvoir souverain ne pouvoit trouver en elle aucune protection, bien moins en attendre des succès. On en vit les résultats dès les premières hostilités. Les nouveaux Francs furent battus par les Autrichiens. Les Enragés qui attribuoient leurs pertes à la trahison plutôt qu'à l'incapacité des Chefs, taillèrent en pièces les Généraux et les officiers.

Les principes de l'égalité et de la liberté augmentèrent l'émigration parmi les officiers François. C'étoit

un bonheur. L'armée se débarrassa par ce moyen d'un grand nombre d'efféminés dont les postes furent occupés par des sous-officiers et des soldats endurcis à la guerre.

La canonade infructueuse de Valmy, dans un tems où il suffisoit aux Prussiens et aux Hessois d'avancer, pour disperser et pour défaire l'ennemi déjà en désordre, ranima le courage des François. Le sal de leur patrie nettoyé en si peu de tems, et la victoire de Jemappe exaltoient leurs idées.

Après avoir été battus à Neerwinden, ils évitèrent avec le plus grand soin une affaire générale, et donnèrent lieu à une multitude de combats de détachemens où ils remportoient toujours la victoire. Carnot, ce grand génie militaire, inventa la tactique des tirailleurs pour acérer la valeur des gardes nationales; il établit une réunion d'armes plus avantageuse dans le nouvel ordre de l'armée partagée en brigades et en divisions; l'organisation devint plus mobile par la suppression de tous les équipages superflus; l'officier commença à faire son service à pied comme le simple soldat; tout cela donna à l'armée une constitution qui non seulement s'accordoit supérieurement aux circonstances, mais qui pouvoit aussi faire réussir de grands desseins.

Lorsque dans l'automne de 1793, l'armée Françoise éprouva de grandes défaites à Pirmasenz et à Kayserslautern, que les lignes de Weissenbourg furent rompues, que Landau fut près de se rendre, et que

les patrouilles du Général Wurmbser s'avancèrent jusqu'aux environs de Strasbourg, les Tirailleurs parurent, et par leurs allarmes journelles fatiguèrent à un tel point les Autrichiens campés près de la Surr et de la Motter qu'ils furent presque hors d'état de résister à ces fatigues.

Aussi vit-on l'armée du Général Wurmbser, après avoir été repoussée jusques près de Weissenbourg, renouveller la scène de Rosbach, lever le blocus de Landau, Wurmbser repasser le Rhin, et les Prussiens se retirer jusqu'à Alzei et Mayence.

Ces effets parurent d'abord incompréhensibles. Le soldat François les attribuoit à sa nouvelle manière de combattre, et prit un nouveau courage, une nouvelle confiance en lui-même dans le sentiment qu'il étoit invincible. Sans doute il étoit saisi du même transport, lorsque les troupes débandées attaquèrent la cavalerie et l'artillerie de l'ennemi, et qu'elles se virent en état de faire beaucoup de mal sans avoir elles-mêmes beaucoup à craindre. C'est ce qui fait comprendre comment il se fit qu'en 1794, étant près de la Sambre sous Pichegru et Jourdan, les troupes ne voulurent point prendre de repos que le siège de Maubeuge ne fût levé, et que le coin de Landrecy, le Quesnoy et Valenciennes qui ne faisoit qu'inspirer la terreur ne fût repoussé.

Depuis ce tems, dans l'armée Françoise, le bonheur et le hazard élevèrent, des conditions inférieures jusqu'au premier rang des Généraux qui surpassoient de

beaucoup en génie et en activité les Chefs des armées Allemandes. Quelle force l'homme amolli pouvoit-il opposer à l'enfant de la nature qui, sans avoir emprunté de formes étrangères, s'étoit, au milieu des orages de la révolution, tiré de la foule par sa force et par son talent; avoit grandi en se nourrissant d'idées audacieuses et ne voyoit devant lui que de grands modèles? Le Soldat, déjà rendu robuste par la guerre et conduit par l'ambition, partoit dans l'espérance de devenir Général; le Général soupiroit après des exploits et balançoit ses pensées avec l'immortalité.

Privé de toutes les commodités de la vie, l'officier d'infanterie alloit à pied, la giberne sur le dos; l'officier de cavalerie n'avoit qu'un seul cheval, et le poids de sa valise n'osoit excéder 30 livres. On ne voyoit, à la queue des colonnes, ni fourgons de bagage, ni chevaux de bât, ni chariots à pain et à farine. Par ce moyen ils avançoient rapidement de dix à douze milles, tandis qu'après six milles de marche les forces d'une armée Allemande étoient déjà épuisées, et que des trains de plusieurs lieues de longueur retardoient tous les mouvemens. L'armée Françoise, pleine de confiance dans la supériorité de sa constitution militaire et se regardant comme invincible, ne se laissoit pas entraver par le besoin de la proximité des magazins, et faisoit toujours la guerre dans le pays ennemi, où il étoit pourvu à sa subsistance; tandis que les armées Allemandes commençoient par former à

grands fraix et par les moyens les plus onéreux pour le cultivateur des magazins qui trahissoient ses vues, et qui, avant d'être mis en exécution, étoient détruits par l'ennemi plus rapide dans sa marche, ou bien servoient à sa subsistance. L'appareil d'une guerre, une seule campagne même engloutit les millions qu'un Souverain a amassés et économisés avec peine; tandis que l'Empereur des François ne fait pour cet objet que peu ou point de dépenses. Les chevaux de bât et de train ne sont pas employés dans l'armée Françoise, l'artillerie est transportée par des chevaux de relais jusqu'en pays ennemi; où l'on en met en requisition dans les villages autant qu'il en faut pour mener le convoi plus loin.

La cavalerie, non encore montée, se pourvoit de chevaux de voiture ou de labourage dans les campagnes, ou bien elle suit l'armée à pied jusqu'à ce qu'il se présente une occasion favorable d'enlever des chevaux à l'ennemi.

Cette marche libre des François qui ne sont pas esclaves de leurs magazins fait aussi qu'ils ne sont pas familiarisés avec les ponts d'or, qu'ils ne trouvent aucune difficulté à se jeter sur les flancs ou à dos de l'ennemi, et que leur nourriture est fort supérieure à celle des Allemands. Tandis que le François mange, aux dépens de ses ennemis sa bonne soupe au bouillon, et qu'il a du vin et de l'eau de vie en abondance, le soldat Allemand est obligé de s'en tenir à son pain de munition, et ne boit que de l'eau. Il arrive,

à la vérité, que le soldat François passe souvent des années sans recevoir de solde; mais c'est pour lui un avantage; le Gouvernement lui réserve à lui ou aux siens la part qu'il devoit recevoir, et le bourgeois ou le paysan chez lequel il est logé est contraint de pourvoir au moindre de ses besoins. Le soldat Allemand est payé avec exactitude, mais la solde qu'il reçoit est si modique que d'un jour de prêt jusqu'à l'autre, durant l'espace de cinq jours, il y en a trois au moins où il n'a rien à manger. De cette manière les François apportent au combat, avec la force du génie, des forces physiques qui ne sont en aucun rapport avec le produit du pain de munition et des pommes de terre. Ajoutez-y l'enthousiasme inné à la nation pour un grand homme, l'expérience de n'avoir jamais été conduits par l'Empereur, depuis son existence active, qu'à des entreprises heureuses, l'aptitude des François à se pénétrer de tout ce qui est grand, brillant, extraordinaire, la connoissance que Napoléon a de ce caractère et l'art avec lequel il sait le manier, l'ardeur des Généraux à chercher, à l'envi, les exploits les plus audacieux, ardeur qui va jusqu'à la témérité. D'après toutes ces données, on ne sera plus surpris des défaites des braves Allemands.

Comme, sous Louis XIV, le génie du sublime Vauban eût une grande part aux résultats des guerres remarquables de ce temps-là, et que, depuis ce temps, toutes les autres nations de l'Europe le cèdent aux François pour l'attaque et la défense des places, ainsi,

dans des temps plus nouveaux, le génie de *Napoléon* a, par sa hardiesse, renversé tous les autres systèmes militaires, et brouillé d'autant plus aisément les idées de ses adversaires, qu'il a su y entrelacer la plus fine politique.

Lorsqu'en 1797, des victoires rapides mirent entre les mains du Général Bonaparte le Piémont, la Savoie, la Lombardie et Mantoue, il conçût la pensée hardie de marcher sur Vienne et de dicter là les conditions de la paix.

Mais les Vénitiens et les Tyrolois occupèrent en arrière de son armée les défilés du Tyrol qui avoient été négligés, et l'Archiduc Charles vint avec l'armée Autrichienne l'attaquer de front. Profond politique, il saisit sur le champ l'idée de hâter une paix qui satisfasse l'Autriche aux dépens des Vénitiens qui avoient manqué à leur parole, et qui ne fût pas désavantageuse à la France. Ses voeux s'accomplissent. La paix de Loeben est signée. La France reste en possession des Paysbas et de la rive gauche du Rhin, acquisition à laquelle Louis XIV n'avoit pu parvenir. La république de Venise, la Dalmatie et les Sept Iles sont incorporées à l'Autriche. Dans une position aussi critique, dans des intérêts aussi compliqués, savoir en dégager si rapidement le fil, sans aucune autre catastrophe que la chûte de Venise, c'est plus que de trancher le noeud Gordien.

Des juges compétens ne saisirent cependant la profondeur des vues de ce grand Général. Ils condamnoient sa témérité, et commençoient à lui contester les

talens militaires. Les journées de Lodi, d'Arcol, de Mantoue, étoient selon eux l'ouvrage du hazard plus que du génie. Tout à coup, comme Annibal, il passe le St.-Bernard, le Simplon, le St.-Gothard avec une armée de 70000 hommes. C'étoit, aux yeux des gens du métier, une plus grande témérité encore. Si l'armée Françoise, disoient-ils avec précipitation, passe avec succès la formidable chaîne des Alpes, comment sera-t-elle reçue en Lombardie? Ses places fortes sont entre les mains des ennemis, elle n'a point de magazins; sa défaite est certaine. Et si elle perd une bataille, comment se sauvera-t-elle? — Mais c'est le moment où Bonaparte par des marches étudiées, par des démonstrations faites avec art, réussit à tromper l'ennemi. Des calculs de la plus grande exactitude lui font réunir en un seul corps ses troupes dispersées pour livrer à temps une bataille décisive. L'armée arrive à Marengo. L'issue de la bataille est douteuse. Le hazard la décide en faveur du nouvel Annibal. Les critiques ne retirent pas encore le jugement qu'ils ont porté, parcequ'effectivement c'est un heureux hazard qui lui a donné la victoire, et que le sort d'un grand homme est d'ordinaire que ses mérites les plus éminens soient méconnus de ses contemporains. On ne peut cependant pas nier que ce plan n'ait quelque chose de grand et d'extraordinaire, et que Bonaparte étoit le seul homme en France qui pût diriger si favorablement les affaires de l'Etat dans le moment de la plus grande confusion. Bonaparte, plein de hardiesse, abandon-

noit aussi, comme Frédéric et César à un sort heureux les avantages dont il nourrissoit l'espérance. Et quand même l'issue en eût été malheureuse, la grandeur de son plan eût toujours mérité les éloges de la postérité.

C'est dans l'infortune qu'un grand homme a le plus de force; c'est alors qu'il est le plus redoutable. Quand Bonaparte auroit perdu la bataille de Marengo, il n'auroit pas succombé avec son armée à un destin toujours sinistre. Un tel homme trouve des secours dans son génie; une ambition qui n'a point de bornes prévient le découragement. Si le retour par le St.-Bernard et le St.-Gothard, (route qui pouvoit ne plus avoir beaucoup d'attraits) devenoit impraticable, il falloit traverser le Tyrol.

Les puissances continentales ont bien mal entendu leurs intérêts en troublant le repos de ce lion qui, avec une plus grande hardiesse encore, s'éleva à la dignité de premier Consul et d'Empereur. Il combattoit avec l'Angleterre pour gagner une paix perpétuelle; il vouloit anéantir le despotisme que les Anglois exerçoient sur le commerce des mers, et il eût été de l'intérêt de tout l'univers de le seconder. Pourquoi l'Autriche qui ne pouvoit être alors dans une meilleure position, détourna-t-elle pour le malheur de l'Europe la guerre qui menaçoit les Insulaires et en attira-t-elle les flammes sur tout le continent? Que l'Autriche reçoive de la bouche de Napoléon cette vérité à laquelle la Prusse n'a point de part: „La conduite de nos ennemis est une

„preuve des directions de la providence; ils ont des „yeux et ne voyent point, des oreilles et n'entendent „point; ils n'ont pas le bon sens de juger les événe„mens et d'en tirer des conséquences."

Les campagnes de l'Italie auroient dû faire connoître aux Généraux Impériaux les opérations de Napoléon et les avoir orientés dans son génie. Cela supposé, ils seroient restés en arrière de l'Inn, jusqu'à leur réunion avec les Russes. La position qu'ils prirent près de l'Iller n'étoit fondée que sur d'anciens principes dont l'autorité n'étoit plus respectée. C'est ce qui fit qu'ils se virent si rapidement trompés dans leurs espérances. Le génie puissant de leur adversaire les poursuivoit avant qu'ils s'apperçûssent de son approche.

La hardiesse avec laquelle les Généraux François prirent à Ulm le Général Mack à dos ne pouvoit avoir de suites redoutables, si les Russes fûssent avancés en marches forcées, et que les Autrichiens se fûssent retranchés jusqu'aux dents, en attendant leurs troupes auxiliaires. Le Général Mack auroit dû se retirer plutôt d'Ulm dans le Tyrol. Mais Napoléon connoissoit trop bien la rapidité de ses propres marches, la lenteur des Russes et l'amour-propre des Autrichiens pour craindre de voir ses plans déjoués.

Napoléon va encore plus loin. Tandis que d'une main, dès le commencement de la Tragédie, il anéantit la moitié de l'armée Autrichienne, il ouvre de l'autre les défilés du Tyrol, le seul boulevard contre lequel pouvoit encore se briser la puissance des Fran-

çois. Il passe rapidement l'Inn et le Danube. Il ne s'inquiète point des 150000 Prussiens, Saxons et Hessois qui le menacent à dos. Le point capital étoit de battre complètement les Russes. Le reste étoit accessoire. La bataille d'Austerlitz justifia les raisonnemens de l'Empereur des François, et anéantit les projets d'une coalition, plus formidable par le nombre et plus destructive dans ses vues que jamais coalition contre la France n'avoit été. La paix de Presbourg termina dans trois mois une guerre qui paroissoit devoir durer plusieurs années. L'Empereur d'Autriche est réduit à regarder comme un trait de magnanimité qu'on ne lui enlève que le Tyrol (clef du coeur de ses Etats) le territoire de Venise et la Dalmatie. Le Roi de Naples est déthrôné, et la Hollande est érigée en Royaume, la confédération du Rhin réunit à la France presque toute l'Allemagne méridionale.

Toutes ces révolutions, toutes les suites qui pourront en résulter chargent la conscience de l'Angleterre et de l'Autriche. *Napoléon* a été forcé à cette guerre. Peut-on lui en vouloir de paroître avec les foudres de la vengeance, et de mettre les circonstances à profit? Il se montre à l'Allemagne avec toutes les forces du génie et de la nature, instruit de tout ce que l'art peut faire connoître de plus grand dans la Tactique ancienne et moderne, poursuivant avec le même succès la carrière militaire et la carrière diplomatique. Jamais on n'auroit dû méconnoître ce qu'il y avoit en lui de grand et d'extraordinaire. Il falloit à ses ennemis pour

lui resister toutes les précautions de la méfiance en leurs propres forces et de la crainte. Peut-être qu'alors on eût trouvé contre lui des moyens d'opposition qui l'eûssent fait échouer. Il eût fallu un Fabius Maximus pour le combattre. C'eût été, peut-être, le moyen de détruire en lui la sécurité, le sentiment d'être l'instrument d'une puissance supérieure, l'espérance de fonder une paix perpétuelle sur les ruines du monde présent.

Mais l'envie et la jalousie avoient donné des préventions aux puissances de l'Allemagne contre Napoléon et contre son armée. On attendoit qu'à la fin de ses conquêtes il eût le sort de Charles XII, et l'on étoit encore assez insensé pour mesurer la force de la France sur la bataille de Rosbach. De là vint que l'étourderie prit la place du raisonnement, et que la suffisance repoussa toutes les règles de sûreté. Des forces brisées, la multitude des volontés différentes, l'irrésolution, l'imprévoyance, les demi-mesures furent causes qu'on ne lui opposa point une digue que les flots du Rhin eûssent, peut-être, inutilement cherché à percer.

Durant le cours d'une paix de douze ans, l'armée Prussienne porta la tactique élémentaire au plus haut degré de perfection. Dans les évolutions militaires chaque pas étoit calculé. Dans cet intervalle les François se perfectionnèrent dans la guerre pratique où l'observation des angles, le compte des pas, le maintien des allignemens n'a plus lieu. Les brillantes ma-

noeuvres théoriques d'automne faisoient avancer en échelons et retirer en échiquier une armée qui chassoit des hauteurs et des bois un ennemi supposé. On le prenoit en flanc et on lui donnoit les flancs tour à tour. On passoit et on repassoit des ponts avec toutes les formalités de l'école, formalités qui tombent d'elles-mêmes dans les affaires sérieuses. L'armée Française, de son côté, apprenoit par la pratique, à séparer des corps ennemis, à en déjoindre les parties, à enfermer des légions entières, et à les désarmer. Dans les armées de parade, c'est un crime au soldat que sa tête dépasse d'une ligne la position qu'elle doit avoir à droite ou à gauche, et que son fusil ne soit pas dans la même direction avec ceux de toute la file; le François n'y fait aucune attention; il s'étudie à tirer bien, à viser juste, et à profiter de tous les avantages du terrain. Dans les armées de parade, tout est dirigé avec art et mesuré en cadence; le chef ou le commandant du régiment se croit au dessus de tous les héros anciens et modernes, s'il peut, après une marche de cinq à six milles faire entrer sa troupe dans une ville, au bruit de la musique des danissaires à pas égal et avec un extérieur de propreté qui ravit les spectateurs. Mais les soldats vraiment guerriers et invincibles, traversent les villes et les villages, portant leurs fusils à leur gré, sans musique et couverts de manteaux de toutes couleurs; et le public qui les voit défiler est surpris que ces enfans remportent la victoire sur des grenadiers barbus et sur la force des hommes les plus robustes de l'Allemagne.

Depuis Vauban on avoit accordé au corps de génie et à l'artillerie des François la supériorité sur les armes de cet ordre des autres puissances. Depuis la guerre de succession d'Espagne, aucune armée n'avoit possédé au même degré l'art d'attaquer et de défendre les places. Mais on supposoit que pour les autres parties de la tactique, les François avoient le dessous, et que s'ils attaquoient les Allemands dans la plaine, ils seroient infailliblement défaits. Cette opinion perdit de sa force après les affaires d'Ulm et d'Austerlitz, mais on se trouva très offensé que *Napoléon* déclarât son infanterie la première du monde. La bravoure avec laquelle elle se présenta à Ulm devant les sabres des hussards Hongrois, la contenance avec laquelle elle avança à Austerlitz sur le centre des Russes au travers d'une grêle de balles et de mitraille, la valeur qu'elle avoit déjà montré précédemment en défendant jusqu'au dernier homme les postes qu'elle occupoit, arrachèrent cette déclaration à l'Empereur que l'on ne dit pas prodigue en louanges.

La cavalerie Prussienne, formée par *Frédéric II*, et dressée par *Seidlitz* à des mouvemens et à des évolutions rapides, avoit une réputation si accréditée que *Napoléon* lui-même avant la bataille avertit ses troupes d'être sur leurs gardes à son approche. Mais cette réputation s'éteignit à Jéna. Ainsi rien n'est constant dans ce monde, et il ne dépend pas du manège et de la conduite du cheval, non plus que de la souplesse et de la rapidité du cavalier de répandre la terreur, la

dévastation et la mort. Ces succès dependent bien plus de l'esprit de corps de la troupe et du commandement du chef. Si *Frédéric II* eût commandé à la bataille de Jéna, et que le choc de la cavalerie eût été dirigé par *Seidlitz*, *Ziethen* et *Dalwig*, sa réputation ne se fût point affoiblie; car la cavalerie et l'infanterie combattirent comme d'anciens Prussiens, huit heures de suite avec un courage sans exemple, quoique le simple soldat se fût apperçu que dès le commencement de la bataille il y eût la plus grande confusion, et qu'à force de commandemens contradictoires l'issue devoit en être fâcheuse. Ce ne fut qu'après la bataille perdue que les soldats perdirent ce courage et cette ardeur qu'ils conservent lorsqu'ils sont dans l'idée que leurs Généraux ont la capacité de réparer le mal. La cavalerie Françoise qui, depuis la bataille de Jéna, décida les affaires de Prenzlau, Pasewalk, Anclam et Lübeck, et contribua principalement à la déroute de l'armée Prussienne, s'acquit par cette conduite le droit de faire aussi pencher pour elle l'opinion de l'Empereur, et de lui arracher la déclaration qu'elle pouvoit se regarder comme la première cavalerie de l'univers.

Coup d'oeil d'un Patriote Prussien sur le passé, le présent et l'avenir.

Ne célez point la sagesse, lorsqu'elle doit être utile.

Ecclésiastique. IV. 27. 28.

Je ne suis pas du grand nombre des insensés qui, s'élevant avec hardiesse, prétendent savoir *après* la catastrophe ce qu'il eût fallu faire avant qu'elle fût arrivée. J'ai besoin cependant de porter un regard sur le passé et sur l'avenir et de chercher, en confrontant les événemens et les espérances, un baume pour une playe encore sanglante. Quand le coeur est plein, il cherche de la consolation en communiquant ses peines; les communiquer, c'est se soulager.

Le Ciel en soit béni! — oui — le Ciel soit béni! nous sommes arrivés au point où ces nuées redoutables et sombres qui avançoient vers nous ont passé sur nos têtes. Suspendues encore à l'extrêmité de l'horizon, elles retracent à notre souvenir tout ce qui a été fait, tout ce qui a été souffert. La plus grande calamité est passée. Rétrécis par l'obscurité des destinées, nous sommes là. Tout le poids de la misère qui accable l'humanité a pesé sur nous, la foudre a

laissé de terribles traces de son passage. Qui ne desireroit pas de remonter à la cause de cet orage dévastateur? L'infortuné Helvétien dont le chalet a été enséveli sous une masse immense, ne cherche-t-il point comment cette masse a pu se détacher de la cime à laquelle elle tenoit? Ainsi je remonte à la cause de nos malheurs, et tout brave Prussien y remonte avec moi. Nous portons sur les derniers tems le regard sombre de la douleur, et nous disons: comment cela s'est-il fait? Comment cette cime élévée s'est-elle précipitée dans un abyme profond? Et avec tant de rapidité? Ce regard sur les tems passés est instructif; que n'est-il porté par les puissances du siècle sur ce qui les éclaireroit avec tant de force! Il mèneroit, sans doute, à d'heureux résultats pour les tems futurs. Mais ces souvenirs ne seront point sans consolation. L'homme avancé en âge se rapelle avec satisfaction sa florissante Jeunesse et les jours sereins de sa vigueur. Comment la patrie est-elle montée jusqu'à une situation imposante, et qu'est-ce qui l'en a fait descendre? Question intéressante! Cherchons-en la solution.

O vous, Prussiens! qui chérissez votre patrie, retournez avec moi en arrière, et contemplez comment la cabane s'est changée en maison apparente, et comment celle-ci s'est transformée en palais. Portez vos regards sur le dix-septième siècle et arrêtez-vous avec le sentiment de la rèconnoissance devant le grand Electeur *Frédéric Guillaume*, le génie créateur des Etats de la Prusse. Du sein des ténèbres il appella la

lumière. L'hommage de la gratitude s'élève dans le cœur de tout bon patriote lorsqu'il passe devant le monument auguste qui le représente à Berlin. C'est

l'Aurore de la Prusse.

Il appella cette Aurore; son nom doit être célébré, ses mânes recevoir nos louanges. Il posa les fondemens de la force et de la dignité d'une puissance auparavant à peine connue. Nouveau *Deucalion*, il peupla d'hommes actifs les provinces que la guerre de trente ans avoit dévastées; il donna à son peuple une impulsion qui le mit en état de résister à *Louis XIV* et à l'héritier de *Gustaphe Adolphe*. Egalement habile et dans l'art militaire et dans la politique, il réunit en un tout capable de consistance les districts séparés les uns des autres. Il établit des colonies, favorisa les manufactures et le commerce, organisa les postes, l'accise et les impôts, institua la police des villes et les garnisons soudoyées et fixes, et ainsi il accomplit l'existence nouvelle de ce petit territoire, dont il ne fut pas seulement le maître, mais qu'il *gouverna* réellement. La bénédiction repose aur sa mémoire. La nature lui avoit départi tous ses dons. Il étoit né pour régner.

Frédéric son fils et son successeur, que l'on pourroit nommer *le vain*, fit moins, dans le sens sublime de l'expression, pour le bien de l'Etat que le grand Electeur n'avoit fait. Berlin, considéré individuellement, lui doit la construction du quartier de la Fré-

dericstadt, le château, l'arsenal, plusieurs Eglises, le grand pont et la statue équestre de Frédéric Guillaume. Il a fondé l'université de Halle et l'académie des sciences de Berlin; il appella dans ses Etats des hommes illustres et éclairés; il fonda la miroiterie de Neustadt sur la Dosse, rétablit les sauneries de Halle; mais le desir de faire de l'éclat avoit la plus grande part à ses entreprises, et depuis longtems il est reconnu qu'il ne fit que la moindre partie du bien qu'il fut en état de faire. Il ne connoissoit que peu, ou peut-être, point du tout ce qu'emportoit la dignité Royale dont il se revêtit. Des favoris, indignes de l'être, vivoient dans le sein des jouissances aux dépens des angoisses du pauvre, et pendant que ses sujets gémissoient sous les impôts les plus accablans. Une ambition qui alloit jusqu'à la petitesse lui fit commettre des imprudences qui mirent en danger et sa dignité Royale et les intérêts de l'Etat. Pour obtenir la couronne, il s'engagea à fournir à l'Empereur Léopold I, pendant toute la guerre de succession, dix-mille hommes de troupes, à ses propres fraix. Il s'engagea à entretenir une garnison dans Philippsbourg, à faire cause commune avec l'Empereur dans toutes les affaires de l'Empire, à donner toujours sa voix dans les tems d'élection à la maison d'Autriche et à renoncer à l'arrérage très considérable des subsides qu'il avoit encore à prétendre. Quels sacrifices pour le jouet d'une couronne!

Sous son règne le hazard étendit les domaines du

Etats de Prusse. Il acheta *Tecklenbourg*, et hérita le Comté de *Mörs*, *Neufchâtel*, *Lingen* et la moité de *Mansfeld*. La destinée parut se servir de ce Prince foible pour appliquer à ses Etats le levier qui devoit les faire monter dans la suite et ouvrir la route de l'activité à ses successeurs. Son avénement au trône fut, comme le dit un célèbre auteur, un appât qu'il présenta à tous ceux qui devoient y monter après lui, et auxquels il sembloit dire: „Je vous ai fait un grand „nom; rendez-vous dignes de le porter. J'ai posé les „fondemens de votre grandeur; c'est à vous à accom„plir l'ouvrage." Prussiens! nous devons donc aussi bénir sa mémoire. Il fut un instrument entre les mains de celui qui conduit toutes les destinées.

Son successeur, *Frédéric Guillaume I*, n'avoit pas la moindre culture, mais il possédoit cette force qui donne de la dignité et de la durée au pouvoir souverain, et une excessive économie, nécessaire alors pour affermir un édifice que la prodigalité de son précédent possesseur avoit rendu éclatant aux dépens de sa solidité; à peine sur le trône, il se livra avec enthousiasme au desir de porter de l'ordre dans les différentes parties de ce brillant chaos. Le misérable luxe de la cour disparut bientôt devant l'esprit d'ordre et l'économie d'un Prince violent. Avec célérité on vit retourner dans leurs demeures, les uns pensionés, les autres sans pension, les 88 chambellans superflus qui, tels que les oiseaux du ciel, ne semoient, ni ne moissonnoient, ni n'assembloient dans des greniers,

et cependant, à l'aide de l'intermédiation du Roi, étoient nourris par le père céleste! Toute la vaisselle d'or et d'argent dont on pouvoit se passer au château fut aliénée et les sommes qu'on en tira servirent à payer les dettes les plus considérables. Le Roi augmenta l'alimentation de l'Etat qui languissoit par l'excès de libéralité de son père; il en affermit les organes et le rendit capable de combattre avec des voisins puissans. Il sentit que les seuls moyens d'atteindre ce but étoient une armée formidable et un trésor bien rempli. Combien d'améliorations, combien de bons établissemens la Prusse doit à sa sollicitude paternelle! Par quels sacrifices il acheta la population et le bien-être de son royaume! Il appella dans le pays des ouvriers actifs, des agriculteurs laborieux et les soutint avec une munificence Royale. Le moyen le plus efficace de s'enrichir est, pour un Roi, de mettre ses sujets dans l'aisance. C'étoit aussi là son symbole. Et pour arriver à son but, il sacrifia des millions et exerca une sévérité rigoureuse envers les fripons qui lui fermoient la route de la bienfaisance.

Lorsqu'il donna aux colons de *Nassau*, de *Salzbourg* et de *Bohème* des sommes considérables pour les frais de leur route, et leur premier établissement, quelques conseillers Prussiens, harpyes voraces, crurent pouvoir profiter de cette occasion, et se divertir à l'aide de ces sommes de secours, mais le Roi qui n'étoit, ni aveugle ni muet, les fit enfermer à la forteresse et parla même de les faire pendre. Un cer-

tain gentilhomme *de Schlubhuth*, se reposant sur le proverbe des grands voleurs que l'on ne pend pas, crût sa noblesse héréditaire offensée par cette menace, et eût l'effronterie de protester contre ce décret. Le Roi n'en prit aucune notice et fit pendre le gentilhomme en face du grand directoire. Il est bon que de nos jours une pareille expédition soit contre le *decorum* des usages; on auroit peine à traverser les rues entre les gibets de commandans à l'ame vénale, de déserteurs de leurs postes et de voleurs de caisse bien nourris.

Ces emportemens du Monarque accoutumoient un peuple, indolent de son naturel, à la prompte exécution des ordres. Une tendance active vers la prospérité, le goût de l'ordre et de l'économie étoient le fruit de son exemple. Il étoit rude comme son siècle, il étoit violent, mais il connoissoit ses alentours et ce qui pouvoit les conduire. Sa rigueur, son activité à toute épreuve, sa volonté décidée rendoient le Souverain plus infaillible. Il vouloit toujours voir, lire, agir par lui-même. „Qu'on ne raisonne point," disoit-il avec feu, lorsque d'autres prétendoient savoir une chose mieux que lui; et dans le fonds cet emportement étoit souvent à sa place, car il ne cherchoit et ne vouloit que ce qui étoit bien. Il employoit quelquefois le bâton et le poing, et cette manoeuvre aussi produisoit son effet; l'homme pur conservoit sa pureté, et la fraude, ennemie de la lumière, fuyoit les foudres de sa fureur. L'âge et les maladies ne calmè-

rent pas même cette passion. Le jour même de sa mort, voyant de sa fenêtre des palefreniers qui ne mettoient pas les vraies selles aux chevaux, il dit à ceux qui l'entouroient: „Que ne suis-je en santé pour „frapper ces marauds! Que quelqu'un de vous, pour „me faire plaisir, aille donc les battre d'importance!"

O sortez donc de votre tombe et venez frapper! Sans doute que ce bon Monarque auroit de nos jours de violens efforts à faire; mais aussi nous ne gémirions plus. Son bras vigoureux abattroit les branches vermoulues, donneroit du jour aux rejetons plus sains, il choisiroit ces jeunes pousses pour la greffe et l'avenir verroit encore verdoyer la forêt.

Une infinité de monumens célèbrent sa mémoire; la maison des cadets de Berlin, la maison des orphelins de Potsdam, la Charité, beaucoup d'autres instituts de bienfaisance élèvent vers lui la reconnoissance de la postérité. Il mit dans un état respectable de défense les forteresses de *Wesel*, *Magdebourg*, *Stettin*, et le fort de *Memel*. Il acheta des terres pour sept millions; il avoit trouvé une armée de 40000 hommes, il en laissa une de 700000 soldats bien équipés et bien disciplinés. Des édits rigoureux ordonnèrent en faveur du militaire la considération qui pouvoit en relever la dignité. Il fit régner dans son armée l'ordre le plus soutenu et entre autres bienfaits mémorables pour l'Etat, il laissa à sa mort un trésor de 8,700000 Risdalers.

Que ses cendres reposent en paix! Il continua

avec vigueur ce que son père avoit commencé pour transmettre ce bel héritage à celui qui étoit destiné à l'élever à sa perfection, à *Frédéric II* dont la grandeur ne devoit plus être atteinte.

Lorsque sous ce Monarque, *l'Unique*, les rênes de l'empire se trouvèrent entre les mains les plus dignes de les tenir, on vit

la Prusse à sa plus grande hauteur.

Quel génie bienfaisant, quel génie créateur veilloit alors sur la patrie! Le Souverain qui occupoit le trône s'y montra comme le principe de toute sagesse active et de toute force réelle. Héros et politique, législateur et citoyen, il réunit à la profondeur des vues l'activité, à la rapidité de l'exécution la prudence, à la justesse la persévérance, à la ponctualité les élans du génie. Son individualité étoit celle d'un Souverain gouvernant par lui-même, tel que les peuples cultivés le demandent de la providence. C'est le tableau de *Frédéric l'unique*.

Sa politique étoit supérieure à celle de tous ses ancêtres. Il en donna des preuves dans la conquête de la Silésie, dans la manière heureuse dont il termina la guerre de sept ans, et dans le premier partage de la Pologne.

Je lui prête une politique saine, et je prie mes lecteurs de ne point oublier que la politique et la morale sont aux deux extrêmes, et que le moraliste le plus exemplaire sera toujours le politique le plus

mauvais. Dans certains cas il n'y a pour les Souverains qu'une seule alternative: perdre ou gagner! Le choix est aisé et les moyens les plus actifs sont les meilleurs. On ne choisira guères la défaite avec la conservation d'une moralité sublime, si le principe opposé conduit à une position glorieuse. Le Monarque a une double personalité: il est *Prince*, il est *homme*; mais avant tout il est *Prince*. Sous le premier rapport, rien ne doit rétrécir sa conscience, sous le second il doit être le modèle de ses sujets.

Frédéric a gagné une province florissante, la Silésie; il a augmenté son armée du double; mais il a fait encore infinement plus. Tout le méchanisme militaire a été vivifié du feu d'un génie sublime, les soldats sont devenus guerriers et héros, la Prusse est devenue formidable; il créa le bien-être de sa nation, il lui donna des lois pleines de sagesse. Mais pourquoi redire ce que des milliers d'hommes avant moi, électrisés par le sentiment de ses exploits, en ont raconté à leurs enfans, ce que tant d'autres ont écrit par l'appât du gain. Que pourrois-je y ajouter de nouveau? Il faudra encore dans la suite revenir sur son règne. Le Prussien et l'étranger savent également ce que *l'Unique* fut pour nous. Ses contemporains ont chanté ses louanges; les générations futures les publieront avec le même enthousiasme. Dans les conditions inférieures même on frémissoit lorsqu'on apprit la mort de ce grand homme. Tous les yeux étoient en larmes, la tension étoit universelle, on le pleuroit comme des

enfans pleurent leur père; agités et inquiets des milliers d'hommes parcouroient les rues, et l'on cherchoit à douter de cette nouvelle tragique. „Camara„de! — dit un soldat à un autre, — qu'est-il donc „arrivé? Les gens courent, comme s'ils alloient au „feu. Hélas! — répartit son ami en pleurs, — un „grand feu vient de s'éteindre." C'est ainsi que le sentiment d'une si grande perte donnoit au soldat sans culture le feu de la poésie.

Nous l'avons perdu, et nous avons tout perdu avec lui! Dans toutes les conditions de la société, ce seul sentiment s'exprimoit généralement. Les suites ne le justifièrent que trop. *Frédéric Guillaume II*, neveu et successeur du grand Monarque, *n'étoit pas méchant, mais il étoit foible.*

De là les malheurs de l'Etat. Il est pardonnable à des hommes qui doivent être gouvernés de souhaiter plutôt un maître qui soit méchant, pourvu qu'il agisse avec vigueur et conséquemment, qu'un Souverain chancelant, captivé par de petites passions; plutôt un démon complet qu'un ange à demi. Ce voeu est pardonnable, la raison prononce en sa faveur. *Frédéric Guillaume II* contrastoit avec *Frédéric II.*

Ces deux noms se remarqueront toujours dans les fastes de la Prusse. *Frédéric Guillaume II* attira l'infortune qui fait aujourd'hui gémir la patrie. Sous son règne commença la décadence de ce corps peu auparavant encore plein de vigueur et de santé. Nous en souffrons, nos enfans en souffriront peut-être jusqu'à la troisième et à la quatrième génération.

Il a hérité des provinces et conquis la Grande-Pologne; mais ces provinces n'arrondissoient pas le Royaume et la conquête de la Pologne plaça un ver rongeur dans la moëlle de l'Etat. Sous lui l'armée a pris des accroissemens; mais ils n'ont été qu'en apparence; elle s'est étendue en longueur, et elle est devenue plus mince. L'esprit qui animoit cette armée s'est éteint, et il ne lui est resté que le souvenir de la fierté sublime qui l'enflammoit du tems de *Frédéric*. Alors le soldat méritoit encore la considération du bourgeois, car il prenoit la défense de sa personne et de ses propriétés, et au besoin il étoit prêt à souffrir et à mourir pour lui. Dans la suite, il ne fit que le tourmenter, soit activement soit passivement. Ce qui auparavant étoit une noble fierté devint une présomption de petitesse, et peina l'état civil. *Frédéric Guillaume II* ouvrit la porte à la mollesse et le militaire fut gâté; il avoit de l'immoralité et, pour le malheur des Grands, leur exemple a une forte influence sur la conduite des peuples; il perdit dans l'opinion publique lorsqu'il permit à des hommes sans considération de mettre des entraves à des esprits qui devoient jouir de la liberté, lorsqu'il s'immisça dans les affaires de la France sans nécessité et fit une paix désavantageuse, lorsqu'il s'entoura de mystiques et d'illuminés. Il affoiblit l'Etat en confiant des postes importans aux protégés de ses favorites, et en donnant des terres d'un grand rapport à des fripons. Il permit à ses maîtresses de porter le désordre dans les finances, abandonna le gouvernement

aux invasions ministérielles, et souffrit que de premiers Employés de l'Etat fûssent redevables de leur opulence à l'usure et aux accaparemens.

Je n'avance ici rien de nouveau, mais il est tems plus que jamais de revenir sur ces idées. Les répéter c'est instruire, c'est dans le moment où les plantes vénéneuses germent, fleurissent et s'étendent au loin qu'il faut redoubler de vigilance. Allons plus loin.

Frédéric Guillaume II mourut et *Frédéric Guillaume III* monta sur le trône. S'il eût été le successeur immédiat de *Frédéric II*, probablement les affaires eûssent pris une meilleure tournure. Je dis *probablement*, car il ne pouvoit faire l'impossible, il ne pouvoit faire disparoître par une espéce de magie les defauts de la position militaire des Etats de Prusse, il ne pouvoit anéantir les effets de son éducation et de son organisation individuelle.

Une probité rigoureuse, la modestie, la bienveillance et l'économie sont les traits principaux de son caractère. Il seroit le particulier le plus digne de l'affection publique, car toutes les vertus du citoyen le couronnent. Pour être un Monarque excellent, il lui manque la pénétration de son grand-oncle; avec lui il seroit grand. Il ne porte qu'une foible part de la responsabilité des malheurs du tems. Que l'on se garde d'en jeter sur lui la charge entière. Il trouva, en montant sur le trône, les finances en désordre; l'esprit qui avoit animé l'armée s'étoit éteint; sur une population de dix millions d'hommes il y avoit 250000 guer-

riers à soudoyer. Y a-t-il là une proportion entre la recette et la dépense, entre l'armée et le nombre des citoyens? Il reçut un Royaume composé de beaucoup de provinces, la plupart de peu d'étendue, dispersées et sans défense. Les ministres lui persuadèrent que pour faire subsister l'Etat et augmenter le trésor, il falloit exporter beaucoup de grain. Il le crut, car il n'ignoroit pas la pénurie des Etats de Prusse, et il supposoit que le peuple avoit assez de moyens pour payer son pain à un plus haut prix. Il le crut, car il étoit honnête au plus haut degré, et supposoit la même honnêteté dans les Employés de l'Etat. S'il eût sû que l'un ou l'autre de ces courtiers et de ces accapareurs ne parloit ainsi que pour enfler ses grandes poches, tandis que le pauvre bourgeois serroit d'une ceinture morale sa taille rétrécie, et faute de numéraire étoit consumé par la faim, il eût, en conscience, pris d'autres mesures. A l'exemple de *Frédéric II* il eût empli ses magazins, et après cela il eût permis l'exportation du superflu. Comme *Frédéric Guillaume I* il eût menacé de sa colère ceux qui trompoient l'Etat.

Son esprit d'économie l'engagea à tolérer l'exportation du grain; le desir d'arrêter les progrès du luxe l'empêcha d'accorder à diverses fabriques de l'intérieur la protection dont elles avoient besoin. S'il avoit pu être témoin de la misère des ouvriers, il eût agi d'une autre manière. Il ajoutoit encore foi au héroïsme de l'armée qu'il entendoit vanter en paroles, mais cet héroïsme avoit succombé sous l'esprit de frivolité du

siècle. Il regardoit le corps des officiers comme le soutien de l'édifice de l'Etat, la garde du trône et du royaume; mais si le nombre existoit encore en quantité, la qualité avoit disparu; la forme étoit restée, l'esprit n'y étoit plus. La noblesse avoit cessé d'être généreuse; elle connoissoit ses droits, elle méconnoissoit ses devoirs, et le guerrier s'étoit arrêté dans les progrès qui pouvoient mener l'art militaire à sa perfection. Sous des auspices aussi défavorables, *Frédéric Guillaume III* occupa le trône de ses ancêtres. Persuadé que la paix fait le bonheur d'un Etat, n'ignorant pas que la Prusse ne devoit avoir qu'un même intérêt avec la France, il écarta toutes les propositions d'alliance contre cet Empire et ne se laissa point tenter par l'amorce des subsides que l'Angleterre lui offroit. Au milieu des frictions réciproques des peuples, il demeura tranquille; il voulut conserver au Nord de l'Allemagne la paix que le Midi demandoit infructueusement, et il se prêta à tout ce qui ponvoit tendre à ce but. Lorsque la France occupa le pays de Hanovre, le cabinet pencha encore pour la paix. Le Roi fut du même avis, et il eût tort. Car, dans ce moment, le sacrifice qu'il faisoit à la paix étoit d'une trop grande importance. Il mettoit sa dignité en jeu, il exposoit la considération dont il jouissoit auprès des Princes de l'Allemagne, il perdit la confiance des Souverains de l'Europe, et parut ce qu'il n'étoit point, l'allié de la France.

La guerre entre la France, l'Autriche et la Russie

s'alluma de nouveau. En dépit de l'impulsion réitérée des deux partis, le Roi de Prusse garda la neutralité; cette conduite étoit sage. Mais un corps de troupes Françoises et Bavaroises passe par Anspach, contre les conditions de la neutralité; notre armée marche aussitôt sur la Franconie, le public suppose que, dans ce moment où les circonstances sont favorables, le Roi demandera satisfaction de l'offense qui lui a été faite, mais tout reste tranquille, et l'armée rentre dans ses garnisons; il n'y a plus ici la même sagesse. Sacrifier sa dignité pour l'amour de la paix, c'est plutôt perdre que gagner. Le Comte *Haugwitz* se rendit à Vienne; nous cédâmes plusieurs provinces vers le Rhin et dans la Franconie, et nous reçûmes en échange — *l'Electorat de Hanovre*. C'étoit une inconséquence du Cabinet Prussien.

Nous chassâmes du pays de Lauenbourg le Roi de Suède avec ses troupes. Il fut mécontent de ce procédé. Nous plaçâmes un corps d'armée sur les frontières de la Poméranie Suédoise. Il s'y tint quelques tems, et puis se retira; quel jugement devoit-on porter d'une telle marche? Les négocians dont l'Angleterre saisit les bâteaux à l'occasion de cette prise du pays de Hanovre ne donnèrent pas la dénomination la plus honorable à la conduite de la Prusse.

L'Angleterre entame des négociations de paix avec la France, la France avec la Russie; notre cabinet apprend que la France s'engage à la restitution du pays de Hanovre, si l'on en fait une condition de la paix.

La chose est-elle vraie? ne l'est-elle point? le public l'ignore. Ce procédé porte l'indignation dans le coeur du Roi qui ne veut que la justice; la Russie pousse à la guerre, et nous marchons avec violence contre les François. Que ne l'a-t-on fait il y a un an, lorsque la France étoit ménacée par un plus grand nombre d'ennemis, lorsque la Russie n'étoit point affoiblie encore et que l'alliance avec cet Empire promettoit de grands avantages; il falloit au moins saisir l'occasion favorable si l'on vouloit abandonner le système de la neutralité, et combattre des alliés naturels. C'étoit encore une faute du cabinet.

Lorsque notre armée se mit en marche, on ne vit partout que des prophètes de malheur, et certes, dans des circonstances semblables, la finale n'étoit pas difficile à deviner. Il étoit aussi aisé d'annoncer notre défaite qu'il le fut aux prophètes de l'ancien Testament d'annoncer la chûte du Royaume des Juifs.

L'armée montroit en partie de la bravoure, mais en partie seulement; l'armée Françoise toute entière ne connoissoit que l'impulsion du courage. L'ennemi étoit supérieur en nombre, car les Russes, nos alliés, se faisoient toujours attendre. Nos forces militantes et nos ressources auxiliaires étoient à celles des François comme un à sept. L'armée ennemie nous offroit l'habitude en grand et la science, la nôtre des exercices gênés; chez nous l'impression du moment, là un courage permanent. On voyoit d'un côté, le Chef qui fit connoître son talent en Champagne, de l'autre des Gé-

néraux d'une réputation établie; ici, la foiblesse de l'âge des officiers supérieurs, là une jeunesse ardente et vigoureuse; ici un Roi modeste, bon soldat, tel qu'il s'étoit montré au Rhin, mais sans confiance en lui-même, persuadé de l'infaillibilité du Duc de Bronswic, et destitué d'un talent bien cultivé, là, à la tête des troupes le génie toujours victorieux de *Napoléon*, dont l'intelligence fit de la guerre une industrie nationale.

Quels devoient être les résultats de ces parallèles!

Quelques-uns de nos compagnons de tournebroche, ignorans et sans bravoure, firent de grandes fautes dans les positions et les mouvemens, tandis que la troupe ennemie étoit dirigée par les lois de l'unité et de la pénétration. A Saalfeld la précipitation combattit le sang froid et la réflexion, à Halle le découragement et la simplicité prirent la fuite devant la science militaire personifiée, partout il se passoit quelque chose qu'on ne sauroit nommer, puisqu'on ignore ce que c'étoit, séduction, désespoir ou ignorance. Au centre se trouva au commencement de la bataille un mauvais chef; lorsqu'il fut blessé, il n'y en avoit point; l'armée entière n'étoit point commandée. *Saalfeld* et *Halle*, *Jena* et *Auerstaedt!* Ces noms font triompher les prophètes d'infortune; ils déchirent le coeur des enfans de la patrie, et leur présentent la noirceur de l'abîme.

Les Prussiens furent battus; l'Elbe étoit sans défense. L'ennemi passa les ponts qui tous étoient restés in-

tacts, et sans trouver rien qui l'arrêtât, il traversa un pays ouvert et se rendit dans la capitale.

Les forteresses se rendirent sans se défendre. Leurs Commandans, ou achetés ou lâches! — ici, la plume échappe des mains, et semble ne vouloir tracer que la malédiction. Le mépris universel couvrira les traîtres, la honte environnera leurs tombeaux, la terre natale qui a reçu dans son sein ses enfans courageux refusera de couvrir leurs ossemens desséchés, et nos arrière-neveux flétriront encore leur mémoire.

Nous voilà donc destitués de tout, plus pauvres que l'indigent qui mandie, car il a l'espérance, et nous ne l'avons plus. Notre sort, à la vérité, n'est pas impossible à supporter; de tous les ennemis, les François font le moins de mal au paisible citoyen. Mais pourquoi en a-t-on fait des ennemis pour nous? pourquoi notre cabinet a-t-il appellé ce peuple vainqueur dans le Nord? Pourquoi la nation entière doit-elle souffrir pour les fautes d'un petit nombre d'hommes; être châtiée, lorsqu'elle n'a fait aucun mal, et payer lorsqu'elle ne doit rien? Et si la lutte continue, qui nous garantira d'une infortune complète?

Il existe dans notre sein une petite peuplade heureuse; les soi-disans *patriotes* dans l'orthodoxie du terme. Ces bonnes gens, attentifs à tous les récits, que l'oisiveté publie et qu'elle a peut-être inventés sur les déroutes des François en sucent l'alimentation de leurs espérances comme les abeilles vont pomper le miel de toutes sortes de fleurs. Mais quand ces déroutes seroient

réelles, les victoires des Russes nous rendront-elles ce reste de prospérité où nous végétions encore? Leur force réduira-t-elle en poudre celle des François? Et quand cela auroit lieu, y gagnerions-nous? S'il faut absolument que nous soyons gouvernés par des étrangers, tout le monde conviendra, sans doute, que dans ce cas il vaut mieux que nos maîtres soient les François.

Telle est notre situation. Partout où nous portons nos regards, la vue du présent nous accable. Que la conclusion de cette catastrophe soit aussi propice qu'il se pourra, de tout un siècle nous ne serons plus ce que nous avons été. La considération de nos voisins et la prospérité de l'intérieur sont perdues pour nous.

Le Soir de la Prusse

est arrivé. Que le Ciel nous préserve de tomber rapidement dans les ténèbres de la nuit. Que le génie de *Napoléon*, que la droiture de *Frédéric Guillaume III*, si nous avons le bonheur de retourner sous son sceptre, écartent de nous de funestes présages!

Il n'y a désormais que deux points entre lesquels notre sort se balance. Ou nous cesserons entièrement d'être, ou nous remonterons par gradation. Il n'y a point d'autre voie possible. Je pars de la supposition que le Roi reste notre Roi. Voyons ce qui doit arriver. La paix est conclue; les événemens des derniers mois ont été pour le Souverain un motif d'en tirer des conséquences, ou bien ils n'ont point produit cet effet.

Dans ce cas, nous continuerons à marcher dans la route de la pénibilité, de l'inconséquence, du désordre et des ténèbres, et le méchanisme de l'horloge non réparée cessera après quelques mouvemens convulsifs. Le cabinet continuera à agir avec la même inconséquence, et nous serons peut-être à la fois en guerre avec la France et l'Angleterre, comme l'été dernier.

Les troupes retournent dans leurs garnisons. Quelques jeunes Séigneurs en uniforme brillante, énervés par des excès de tout ordre, invalides d'esprit, essayeront encore, comme autrefois, de harceler le bourgeois par un orgueil de petitesse. On porte des plaintes. L'affaire est présentée au Roi sous un faux point de vue, on fait un rapport avantageux à l'officier, et le bourgeois offensé est encore puni pour avoir tenté d'offenser le gentilhomme. Mais on a appris à connoître plusieurs de ces Messieurs, on est révolté, la tension des esprits devient toujours plus marquée, les opprimés mordent leur frein, les protégés triomphent ironiquement jusqu'à ce que la querelle particulière prenne de la publicité; le préjugé qu'un si petit nombre d'officiers a fait son devoir à Auerstaedt et à Jéna souffle sans interruption sur l'étincelle qui scintille encore; il ne faut qu'un coup de vent, et le feu de la sédition exerce ses ravages. Le simple soldat n'est envisagé que comme une machine que l'on réserve pour le besoin; à la moindre occasion il est maltraité comme une bête de somme. Doit-on s'étonner que le peu d'ambition qui restoit encore à l'habitant de la Marche

et de la Poméranie s'éteigne, qu'il perde l'attachement qu'il avoit pour le Roi et pour la patrie, ainsi que l'affection déjà de peu de durée qu'il ressentoit encore pour son état? Il n'apprend autre chose au milieu de beaucoup de tourmens qu'à marcher et à faire les exercices de parade, on ne lui enseigne rien de plus. En vient-on à une affaire sérieuse; il fuit dans l'angoisse de son coeur. Les mêmes François qui furent à Rosbach l'objet de la risée de l'Europe, en deviennent les maîtres sous *Bonaparte*.

Toute incapacité, pourvu qu'elle soit décorée de titres de noblesse, demeure à sa place dérivative, et le mérite au ventre creux fait inutilement la courbette dans les antichambres.

De riches propriétaires, le gouvernail de l'Etat en main, conservent pour eux et pour leurs collègues, les Seigneurs de campagne et les Juifs, le monopole d'exporter en quantités immenses la moëlle de notre pays, le fruit de nos moissons, et toutes les autres conditions s'appauvrissent. Ils entendent merveilleusement l'art de faire mourir de faim bien méthodiquement la classe indigente du peuple. Le désespoir excite enfin le feu de la sédition, allume des guerres civiles, et nous périssons tous, la proie des sangsues qui rampent autour du trône. Nos malheurs même nous ont instruits; nous avons vu que même en tems de guerre le grain peut être vendu à un prix modique, et nous nous souvenons de la taxe immodérée à laquelle il étoit monté. Ce sont les suites inévitables de tout ce

qui s'est passé. Il n'y a point ici d'exaltation poétique, point d'exagération; nous disons la vérité pure; l'expérience ne nous garantit que trop une supposition qui n'est point riante.

Mais il nous reste une consolation. Tout ce qui est passé ne reviendra plus. Instruit à l'école de l'expérience, l'honnête Monarque aura jeté un regard sur tout l'ensemble Nous nous en trouverons bien; il en sera plus heureux.

De ce moment il joindra à toutes ses vertus aimables, l'activité personnelle et la confiance en soi. Il ne choisira dans ses alentours qu'un petit nombre d'hommes sages et honnêtes dont il fera ses vrais amis et ses conseillers. La vieille poudre sera balayée; tous ces Employés de l'Etat qui s'engraissent sans avoir d'empressement pour donner leurs services, iront chercher une autre subsistance. On dit que la réforme a déjà commencé. Que le soldat devienne héros par des motifs qui agissent sur son intelligence, et non par des coups de bâton. Que l'officier tienne plus à l'honneur véritable qu'à ses fades sermens qui ne sont plus qu'une monnoie décriée. Que le mérite occupe les places d'honneur et soit mis en activité, sans égard aux ancêtres. Que la noblesse ne soit déclarée telle qu'après s'être montrée noble dans toute sa conduite. Que le gentilhomme qui flétrit ses qualités par l'oppression d'un bourgeois ou par d'autres injustices, perde ses prérogatives et que sa peine soit égale à celle du coupable sans nom. Que les magazins Royaux préviennent l'ac-

caparement des grains, et que dans des tems convenables ces magazins soient ouverts pour apprendre aux usuriers de toute nation que le tems d'un trafic honteux est passé. Les sujets auront le bonheur d'avoir leur pain à un prix modique, de se rassasier, et selon le voeu de Henri IV, ils pourront, le Dimanche, mettre leur poule au pot.

Alors les bénédictions du peuple accompagneront les sommes qu'il portera dans les caisses de l'Etat; car le torrent qui va se jeter dans les trésors des Souverains a sa source la plus abondante dans les magazins du bourgeois. La nature a traité en maràtre le sol de notre patrie; mais si la prévoyance du Souverain s'empresse à y suppléer, le travail des habitans prospérera.

Il est fâcheux que les Divinités de ce bas monde n'aillent plus comme autrefois, sous le voile du déguisement, voir par leurs propres yeux, entendre et juger. Il en résulteroit d'utiles expériences. Mais nos Souverains évitent les réduits de la misère et les chaumières du pauvre campagnard; ce n'est cependant que là qu'ils pourroient apprendre comment les conditions inférieures peuvent être soulagées. Ceux des conditions élevées savent bien, — Dieu nous soit en aide! — trouver par eux-mêmes des expédiens.

Il faut que le Roi — mais nous en avons déjà assez dit; car si le Monarque ne réfléchit point lui-même, que servent toutes les admonitions? — il faut que *Frédéric Guillaume III* sème comme *Frédéric II* a semé, s'il veut recueillir la même moisson.

Il est naturel que par ce moyen, l'Etat à moitié détruit, reprendra par gradation sa prospérité précédente. La génération actuelle, sans doute, ne verra point ces progrès, mais nos enfans se réuniront de nouveau sous les aîles protectrices de l'aigle. Ils recueilliront les fruits de la prévoyance paternelle de leurs maîtres, ils jouiront de la sûreté, du repos et du bien-être; et en versant des larmes de reconnoissance et de joie, ils prononceront:

bénédiction sur la maison de Hohenzollern occupant le trône de la Prusse.

Influence remarquable des circonstances sur les opinions.

Parallèle de quelques morceaux du Télégraphe.

Le Télégraphe.

Nro. 1. Vendredi 17 Octobre 1806.

„*Le réveil du Nord.*"

Longtems le Nord avoit joui du repos. Déjà longtems un Monarque sage et ami de l'homme a cédé aux invitations et aux promesses de la France, plus

Le Télégraphe.

Nro. 9. Vendredi 28 Octobre 1806.

Précis des évènemens arrivés depuis l'ouverture de la campagne. Ce précis va jusqu'au 17 Octobre; voici la conclusion:

„Que le Roi de Prusse seroit heureux, s'il n'avoit pas prêté l'oreille aux paro-

encore aux desirs et à l'inspiration de son coeur, de conserver aux peuples le repos et la paix. Mais la mesure des transgressions, et des artifices est à son comble. *Le Nord s'est réveillé!* Le premier coup frappé par les braves Prussiens, fera sentir à l'ennemi le prix du bienfait qu'il tenoit de l'indulgence de Frédéric Guillaume III. — Peuples du Nord! — — (Nous ne pouvons transcrire ce que nous trouvons ici). — — Peuples du Nord! qu'attendez-vous? Votre soumission doit-elle le *fléchir* ou sa *magnanimité* vous sauver? — Aux armes! la victoire est à vous! —

— — — — — — —

Le Nord s'est réveillé!
Victoire aux Prussiens!
Mort à l'ennemi!

les séductrices d'une Princesse imprévoyante" — (c. a. d. *la Reine* dont il avoit été fait mention auparavant) „Combien une nation est heureuse lorsque les femmes, dociles à la voix de la nature, et dévouées uniquement aux devoirs de leur sexe, sont ennemies de la guerre, et éloignées des délibérations du cabinet!"

Nro. 13. Samedi 1 Novembre 1806.

Observations d'un vrai Prussien (p. 51. après plusieurs autres observations). Le Roi avoit cessé d'être lui-même; des jeunes gens et les femmes se mêloient de la direction des affaires; la presse ne publioit que des pamphlets; on faisoit même usage du théâtre pour allumer certaines passions dans le coeur du peuple." etc.

Nro. 2. Le 18 Octobre 1806.

„*Devoir du Citoyen.*"

(On exhorte les habitans de Berlin, à ne pas se livrer trop à l'angoisse, à la nouvelle de la défaite d'Auerstaedt. On ajoute:) Le devoir du sujet, (rélativement à la tranquillité de l'intérieur) envers l'Etat et envers soi-même est de supposer au Gouvernement la bonne volonté, la force et la sagesse qui sont requises pour l'honneur, pour la sûreté et pour le maintien du tout.

Pour moi, mon attachement pour le Souverain dont je suis le sujet, mon zèle et mon dévouement pour l'Etat auquel j'appartiens, sont inébranlables. Et si les circonstances, si des hazards, tels qu'ils soient, doivent garantir ma fidélité, je

Nro. 34. Samedi 22 Novembre 1806.

Entretien au Royaume des morts entre Frédéric le Grand, le Prince Louis Ferdinand de Prusse et le Général Schmettau.

Le Prince.

Votre successeur actuel fut longtems spectateur tranquille des efforts infructueux de ses voisins pour arrêter ce torrent. (L'armée Françoise) Il crut enfin qu'il étoit de son honneur d'entrer en lice avec les autres. Il déclara la guerre à *Bonaparte*, et dans une des premières affaires j'ai trouvé la mort.

Frédéric.

Prince! ce que vous me dites-là, est-il croyable? Puis-je me persuader que mon neveu (le Roi) connoisse assez peu les intérêts de la Prusse pour commettre une telle imprudence?

donnerai avec joie pour mon Roi et pour ma patrie la dernière goutte de sang qui coulera de mes veines. C'est là — *le devoir du citoyen!*"

(Et plus bas) Prince! retirez-vous. Vous êtes indigne de porter le nom de ma maison. Veuille le Ciel que tous ceux qui ont partagé votre folie, après avoir été punis là-haut, viennent bientôt vous trouver. — Et toi, *Bonaparte!* — Pardonne la foiblesse d'un Roi entouré de séducteurs!" etc.

Le livre noir ou Tableau général

des biens de la Couronne et des biens Ecclésiastiques de la Prusse méridionale,

dont la donation a été faite sous l'administration du Ministre de Hoym de 1794 à 1798.

Nombre des Donataires - - 52.
Nombre des biens qui ont été donnés 241.

Prix énoncé de ces biens lors de la donation 3500000 Risdalers.

Prix réel des mêmes biens 20000000 Risdalers.

I. Département de la Chambre de Posen.

1. *de Beyer*, Conseiller privé du cabinet. Actuellement pensionaire et séjournant à Berlin.

1) Lubin	Kosten	70225.
2) Wymislaw		
3) Brzyna		
4) Osowo		
5) Stenczyce		
6) Wielkowo		
7) Zelasno	Fraustadt.	
8) Woyniec		
9) Gniewowo		
10) Monschin		
11) Schwezkau		

Observations et Corrections. Les revenues annuels de ces onze biens montent pour le moins à 8000 Risd. Leur valeur réelle peut donc être évaluée à 100000 Risd. La patente de donation est datée de Berlin, du 14 Janvier 1797 et signée *de Hoym* et *Reck*. Elle porte ces expressions: *pour preuve de Notre satisfaction des longs et fidelles services qu'il Nous a rendus ainsi qu'à Notre maison Royale.* Les mêmes expressions se trouvent à peu près dans toutes les patentes.

2. *de Bischofswerder*, Lieutenant-Général. Actuellement pensioné et séjournant à Marquard, très belle possession à un mille de Potsdam, et dont le feu Roi lui a de même fait présent.

1) Bieganowo
2) Przewierzyn } Radziejewo
3) Byton
4) Struzewo } Brzesc
} 18000.

Observ. La modicité de cette évaluation est notoire; car *Bischofswerder* a vendu ces quatre possessions au Comte *Lüttichau* pour 25000 Frédéricsd'or.

3. *de Blücher*, Général-Major.

1) Duninow
2) Tobenczna
3) Szadow } Kowal. } 28000.
4) Nowa Wies
5) Krezement

Observ. Les revenus annuels étant certainement de 6000 Risd., la valeur réelle de ces biens monte indubitablement à 120000 Risd.

4. *de Böhmcken*, Colonel, actuellement à Ruppin dans le régiment du Prince Ferdinand; ci-devant Aide de Camp du Roi à Potsdam.

Sokolowo] Brzesc] 21925.

Observ. La valeur réelle est de 40 à 50000 Risd. La patente est datée de Berlin du 25 Janvier 1797.

5. *Boumann*, Conseiller privé des finances.

1) Lubrzc 2) Chrustowo	Szroda	15000.
3) Ostrowite	Powidz	

Observ. Le revenu annuel du bail monte à 4000 Risd. Il n'y a pas longtems que le Comte Kwilecky de Dobrojewo offrit uniquement pour Lubrze qui a de belles prairies et de grandes forêts, 12000 Risd. au fils de *Boumann*, Assesseur à la chambre de Posen.

6. *de Brodowsky*, Major à la suite du Roi à Potsdam.

Lagiewnick] Posen] 2650.

Observ. Cette possession a été vendue pour 25000 Risd. en Juin 1801.

7. *Eisenberg*, Président de la ville de Berlin.

1) Pietrzykowo 2) Jadamirz 3) Wronbryn 4) Haulaenderey de Wronbryn	Peiaern	23350.

Observ. Actuellement ces biens sont affermés à bail annuel pour 2000 Risd. Leur valeur réelle est de 40000 Risd. Après l'émeute de Breslau où 72 personnes pé-

rirent, *Eisenberg* fut envoyé à Breslau pour faire des perquisitions sur cette affaire. *Hoym* tomba à ses genoux et le pria pour l'amour du ciel de ne pas le rendre malheureux. Cette donation suivit. La patente est datée de Berlin du 25 Janvier 1797. †

8. *de Grawert*, Major de la suite à Potsdam. Adjudant-Général de la Cavalerie auprès du Roi.

1) Grabowo 2) Krzywagora	Peisern	1545o.

Observ. Affermés annuellement au baillif Neumann contre une redevance de 1500 Risd. Valeur réelle entre frères, 30000 Risd. Patente datée de Berlin du 25 Janvier 1797.

9. *de Hünerbein*, Major de la suite à Potsdam.

1) Obra 2) Jasieniec 3) Zodyn 4) Kielpini 5) Nieborza 6) Krulla 7) Winiza 8) Chorzemin 9) Jasienieci 10) Les Haulaendereien allemandes de ces biens	Bomst	100000.

†) Tous les articles marqués d'une croix ont été modifiés par des corrections que l'on trouvera dans la suite de cet ouvrage. Nous prions les lecteurs d'y recourir. Depuis

Le revenu annuel de ces biens monte déjà environ à 10000 Risd.

10. Prince de *Hohenlohe-Ingelfingen* à Breslau. Lieutenant-Général. Voyez No. 8. du département de Kalisch. †

1) La ville de Betsche 2) Schwiegoszyn 3) Stocki 4) Lowin 5) Gloszewo 6) Dormowo	Meseritz	77250.
7) Wieniec	Brzsec.	

Observ. Ces biens avec ceux qui sont désignés au No. 8. du département de Kalisch montent ensemble à la valeur de 800000 Risd. et portent annuellement 50000 Risd. de revenus. En conséquence, ils sont préférables à la principauté endettée d'Ingelfingen. Il y a quelques années que le Prince desiroit d'échanger ces biens contre le domaine Royal de Krotoschin, déjà l'objet des desirs de beaucoup de spéculateurs, mais le Conseiller de Cabinet *Beym* s'opposa avec raison à l'exécution de ce projet. A cette occasion le Prince accusa lui-même au cabinet les revenus annuels de ces biens comme étant de 50000 Risd. Le feu Roi n'avoit accordé, dans la réalité, qu'une donation de 6000 Risd. de revenus annuels.

† la publication de ces articles, la plupart des personnes dont il y est fait mention, ont changé de local. Quelques-unes sont mortes.

11. Comte *de Kayserling*, Maréchel de Cour.

1) La ville de Priment 2) Alt Kloster 3) Lupice 4) Mauche 5) Friedendorf	Frausfadt	59000.

Observ. Le Comte Kayserling donna, à la vérité, 40000 Risd. de prix d'achat; mais aussi en tire-t-il annuellement 6000 Risd. de revenus.

12. *de Krachwitz.* Ecuyer de route du feu Roi, autrefois nommé *Lebereuz.* Actuellement à Berlin.

1) Koslowo 2) Siemowo	Krôben	30150.

Observ. La valeur réelle est environ de 100000 Risd. et le revenu annuel d'environ 4 à 5000 Risd. Une administration mieux ordonnée augmenteroit ces deux valeurs. La faveur de la conseillère de cabinet de Beyer fut probablement le canal par où arriva cette donation. Son mari qui reçut les onze possessions désignées sous Nr. 1. se trouvant un jour avec Krackwitz à Posen, raconta avec beaucoup de

bon-hommie à la table du président de la chambre que cette donation étoit une récompense pour l'Ecuyer d'avoir deux fois sauvé la vie du feu Roi en Champagne. D'autres n'ont jamais ouï parler de cette anecdote. Krackwitz a vendu ces biens pour 60000 Risd. au Conseiller provincial de Pottworowsky dans le cercle de Kosten.

13. *de Larich*, Géneral-Major.

1) Liekarzewice 2) Woytostwozakowice	Brzesc	9000.

14. Comte *Lüttichau*, émigré du Dannemarc. Voyez No. 10. du département de Kalisch. †

1) La ville de Kowal	Kowal	84000.
2) La ville de Szadek 3) Kruschyn 4) Schwiodnik 5) Popowice	Brzesc	
6) Polschewo	Radziejewo	
7) Tarnowo	Posen	
8) Konojad	Kosten	
9) Ville et Starostie de Kopanitz	Bomst	
10) Groitzig		
11) Lajiewnik	Brzesc	
12) Kalinowice 13) Diabolek	Radziejewo	

Observ. Ces possessions réunies, et en y joignant celles des No. 10. du département de Kalisch, ont une valeur réelle de 800000 Risd. Les relations de ce Comte Lüttichau sont assez énigmatiques. Nous nous contenterons de dire qu'il prêta souvent son nom à des donations que reçurent d'autres personnes qui ne vouloient pas être nommées. La patente du 25 Janvier 1797 porte: „Pour lui donner une marque „de Notre bienveillance et de Notre faveur royale, „nous avons résolu" etc. L'ordre de cabinet au Ministre de Hoym commence par ces mots. „*D'après votre exposé*" etc.

15. Le Ministre, Marquis *de Luchesini*, à Potsdam. Actuellement Envoyé à Paris.

1) Starostie de Meseritz	Meseritz	151500.
2) Une grande cense près de Meseritz		
3) Un grand moulin		
4) Un martinet		
5) Un moulin à scies		
6) Känsch		
7) Niepter		
8) Solden		
9) Dürlettel	Bomst	
10) Rogsen		
11) Les intérêts des villages de Sären, Tempel, Butschau, Langenpfuhl et Morke dans la nouvelle Marche autre-fois dépendans de Meseritz		

Observ. Cette donation est une des plus importantes, des plus belles et des plus lucratives. Son parfait arrondissement et l'Obra qui la traverse lui donnent ces avantages. Elle a été taxée judiciairement 500000 Risd. et elle les vaut complètement. Le rusé Italien a découvert avec une pénétration de chanoine le meilleur local, et a sû se l'approprier. Les anciens travaux diplomatiques à Varsovie ont été abondamment récompensés par cette donation. La Starostie de Meseritz appartenoit autrefois au Prince *Jablonowsky*. La patente est datée de Berlin, du 14 Janvier 1797.

et porte: „pour lui prouver combien nous sommes „satisfaits des services fidelles, distingués et importans qu'il Nous a rendus, ainsi qu'à Notre maison Royale" etc.

16. Baron *de Schilden*. Ci-devant Chambellan de la Princesse Ferdinand, actuellement Chambellan de la Reine. On ne lui connoit point d'autres mérites.

1) Goroslowo 2) Kierza Gura 3) Boniszewo	Kosten	21800.

Observ. Ces biens ont été vendus pour 30000 Risd.

17. Major *de Schwichow*, de la Garde du Roi à Potsdam.

1) Laskow 2) Miedzichow 3) Osnow	Gnesen	11425.

Observ. On prétend qu'autrefois Frédéric le Grand lui fit quelque injustice rélativement à des prétensions qu'il avoit sur un fief en Poméranie. De là ce dédommagement. Au moins ceci s'explique. De toutes les raisons de donation celle-ci fut la plus convenable. Schwichow a vendu ces trois possessions au conseiller de régence *Fromm* à Posen pour 40000 Risd. La patente est datée de Berlin, du 25 Janvier 1797.

18. Le Marchand *Treskow* de Berlin, ennobli sous le feu Roi, gendre du riche distillateur George de Berlin. Comme l'on ne connoît pas de grands services rendues par Treskow à l'Etat, on a lieu d'être surpris d'une donation aussi prodigieuse. Voyez No. 10. du département de Varsovie.

1) Le riche et beau couvent d'Owinsk, à un mille de Posen 2) Mieskowo 3) Debogura 4) Radziavi 5) Wieszonka 6) Borzinek 7) Szorzenzin 8) Radojewo 9) Truskolowo 10) Ezerwona 11) Chlodowa 12) Biedrusko 13) Bolechewo	Posen.	73325.

Observ. Owinsk a de superbes forêts. La Starostie de Szrim qui est devenue un domaine Royal et qui n'a pas un arbre, est obligée d'acheter sur les possessions de Treskow tout son bois à brûler et à bâtir. Près d'Owinsk et de Szrim est la Seigneurie de *Murawanna Goslina.* La fille de Bischofswerder (Voyez l'observation au No. 14.) la reçut par son procès de divorce à la place des 72000 Risd. que Grevenitz lui avoit adjugés. Hoym acheta ensuite cette Seigneurie pour les 72000 Risd. indiqués et la revendit à Treskow

pour 120000 Risd. Quel trafic! D'un autre côté Treskow est le plus utile des donataires par le zèle infatigable, bien raisonné et même prodigue avec lequel il améliore ses biens, et accoutume ses paysans à l'industrie. Ces possessions jointes à celles qui sont désignées sous No. 10 au département de Varsovie ont une valeur d'environ 350000 Risd. †

La patente datée de Berlin, du 24 Janvier 1797, porte simplement: „par une suite de la clémence et de „la bienveillance Royale à son égard" etc.

19. Comte *d'Unruh*, propriétaire de la ville de Karge dans la Prusse méridionale, à peu de distance de Züllichau. Le même qui dans le tems de la révolution avoit déjà été conduit à Varsovie sous le gibet.

1) Woynowo 2) Chwalin 3) Alt Kramzig 4) Neu Kramzig	Bomst	21150.

Observ. Il étoit autrefois du parti Prussien à Varsovie. C'est un homme insupportable, sans réflexion, et abondant en paroles. On ne lui donna ces biens que pour l'engager à se taire. Leur revenu annuel est de 4000 Risd.

20. Conseiller *de Unruh*, propriétaire de Heinersdorf, près de Züllichau, dans la Nouvelle Marche. Beau-frère du Colonel *de Köckeritz*. †

1) Grofs Posemuchel 2) Klein Posemuchel, ou plutôt la Starostie de Bomst, sans la ville	Bomst	Le devis de donation est resté inconnu. Elle a été vendue depuis peu pour 80000 Rtsd.

Observ. Ces possessions ont proprement été données au Colonel *de Köckeritz*, Aide de camp général du Roi, et comme lui et son beaufrère administrent réciproquement leurs biens en commun d'après un pacte de fraternité passé entre eux, elles ont été inscrites sous le nom du Conseiller de Unruh. Il faut remarquer, à l'honneur *de Köckeritz* que *Hoym* lui fit offrir cette donation à quatre reprises, et qu'il fallut le contraindre à l'accepter. Il ne le fit même qu'après en avoir donné connoissance au Prince Royal, le Roi d'aujourd'hui. On voit, par cette démarche de *Hoym*, combien il étoit attentif à gagner à tems des amis auprès de l'héritier du trône. La patente est datée de Berlin, du 25 Janvier 1797. Elle porte: „pour „donner à Unruh une preuve de Notre clémence et „de Notre faveur royale, nous avons résolu" etc.

21. Lieutenant-Général *de Wendessen* à Varsovie. Voyez No. 11. du département de Varsovie.

Czermno] Brzesc] 19375.

Observ. Wendessen sera probablement entré en relation étroite avec *Hoym* dans le tems de l'acquisition de la Prusse méridionale. La patente est datée de Berlin du 25 Janvier 1798.

22. *de Zastrow*, Général-Major à Posen; ci-devant Aide de Camp général du Roi.

1) Gurka	Szrim	87650.
2) Tworsikowo		
3) Gura		
4) Schimanowo		
5) Willichowo	Kosten	
6) Deutsch Presse	Fraustadt	
7) Widziszewo	Kosten	
8) Slupia	Kröben	

Observ. Ces possessions situées dans la contrée la plus fertile du territoire de Posen, sont en partie des biens confisqués, et appartenoient autrefois par droit de succession au Comte *Wybicky* connu dans l'histoire de la révolution de Pologne, et actuellement auprès de *Kosciusko* à Paris. Zastrow a eu la prudence de ne point faire taxer ces biens. Leur valeur réelle est au moins de 200000 Risd. Ils ne sont distans de Posen que de 3 à 4 milles.

II. Département de la Chambre de Kalisch.

1. Prince *Czettwertinsky.*

Starostie de Tusczyn] Petrikau] Valeur inconnue.

Observ. Probablement de peu d'importance, et uniquement donnée à un Polonois pour affecter de l'impartialité.

2. Général *de Favrat* à Glatz.

Willamowo] Szadeck] 5500.

Observ. L'ordre de cabinet du 20 Avril 1797. expédié à *Hoym* porte comme plusieurs autres: „*D'après „votre exposé*" etc. La valeur réelle de cette possession est restée de 36000 Risd. après que Favrat en eût déjà fait abattre pour 20000 Risd. de bois.

3. Conseiller privé *de Goldbeck*, fils du Grand-Chancelier qui a prudemment fait inscrire la donation sous le nom de ce fils.

1) Russow
2) Dykallow } Kalisch } 2860o.
3) Klokinie

Observ. Dans la patente de donation le feu Roi a accordé à perpétuité une diminution considérable et singulière des impôts dont ces biens sont affectés, et qui se trouvent encore au dessous des redevances fixées pour la noblesse. Avec cette amélioration, Goldbeck le fils les a vendus à un Baron *de Seld* pour

62000 Risd. Ce fut encore à sa perte. Car la taxe judiciaire que Seld fit lever évalue:

Russow	à	64374 R.	8 gr.	
Dykallow	—	56551 —	10 —	10
		120925 —	18 —	10.

En outre Klokinie n'est pas même taxé. On seroit tenté de demander à cette occasion: comment un Grand-Chancelier, juste, peut accepter une exemption d'impôts aussi scandaleuse que celle-là, ou peut-être comment il a pu la vouloir?

4. Lieutenant-Colonel *de Hagen* du régiment de Graevenitz à Glogau; actuellement Commandant du régiment de Treuenfels à Breslau.

Bogumilow] Siradz] 15000.

Observ. Il est le seul qui ait été trompé avec cette donation, car il a vendu Bogumilow pour 12000 Risd. Aussi est-ce un homme dont la probité est reconnue. Un Baron de Stössel prêta son nom à Hoym pour l'achat.

5. Le Ministre Comte *de Haugwitz*, propriétaire de la Grande Seigneurie de Krappitz dans la Haute-Silésie.

1) Starostie de Klobuko] Czenstochau } 135000.
2) Kroszyce] partie de Cracovie }

Observ. On dit que par patriotisme il n'accepte point d'appointemens en sa qualité de Ministre. Il

sert gratuitement. Cependant il a accepté ces biens, et les a revendus pour 200000 Risd.

6. Princesse *de Hesse-Philippsthal.*

Mairie de Siradz	Siradz	3400.

7. Général *de Hirschfeld*, Commandant de la Garde du Roi à Potsdam.

Marianowokusznica	Czenstochau	9700.

8. Prince *de Hohenlohe-Ingelfingen*, Lieutenant-Général à Breslau.

1) Trobozyn 2) Nowa-Wies 3) Oszyni 4) Lazy 5) Szellewen	Konin	12000.

Observ. V. No. 10. du département de Posen.

9. Comte *Luba*, Polonois.

Starostie de Stawisczyn sans la ville	Konin	valeur inconnue.

Observ. Cette propriété n'a point été acquise par droit de succession. Il n'y a eu qu'une confirmation de l'adjudication qui avoit été faite sous le gouvernement Polonois pour 44 ans. Luba a vendu ce droit d'usufruit pour 11000 ducats à la Dame de Biernazka. Cette personne est la même fille de Bischofswerder qui

épousa en 1793 le Comte Gurowsky et dont il a été fait mention au No. 14.

10. Le Comte *Lüttichau*, Ministre Danois.

1) Bliszanowo 2) Zborrow 3) Grodziskow 4) Cekow 5) Prasuki 6) Stare	Kalisch	26000.
7) Kuchary 8) Podlesi	Adelnau	

Observ. Dans l'indication de cette valeur, la tromperie est manifesté; car le bien de Kuchary seul, No. 7, a été taxé judiciairement à 90000 Risd.

11. *Neumann*, Conseiller de légation.

1) Marschwatz 2) Clinek 3) Michalowo 4) Le Priestergrund d'Iwanowice	Kalisch	valeur inconnue.

12. Chevalier *Saint Patern*, Chambellan du Roi.

Dobron	dans l'intendance de Fabianice	valeur inconnue.

Ce bien a été vendu depuis peu pour 17000 Risd.

13. *de Plötz*, Major au régiment de Graevenitz.

Wonglzow	Warta	10000.

Observ. Vendu pour 20000 Risd. L'ordre de cabinet est du 20 Avril 1797.

14. *de Pontanus*, Major de l'Artillerie. Il a dirigé le siège de Varsovie.

1) Dzigorzew 2) Jacubice 3) Baszkow 4) Starostie de Siradz	Siradz	valeur inconnue.

Observ. La taxe judiciaire de la régence de Kalisch évalue cette donation à 200000 Risd. Pontanus a pu en tirer cette valeur, mais il a refusé de vendre ces biens.

15. *de Ruchel*, Lieutenant-Général à Potsdam.

1) Seigneurie et Starostie d'Osterczeczow 2) Boreck 3) Sidlikow 4) Zaconky 5) Parana 6) Niedzwic 7) Bukownice 8) Le bien d'Eglise de Kalischkowice	Osterczeczow	30000.

Observ. Ruchel obtint la Seigneurie d'Osterczeczow ou les No. 1 — 7, par la patente de donation sous le titre d'un modique cadeau et à la taxe de 20000 Risd. Peu après la donation une des nymphes d'Eole traversa les forêts de ce modique territoire et renversa quelques sapins. *Ruchel* jeta les hauts cris, et feignit

même de ne pas vouloir garder cette possession. *Hoym* fit taxer le dommage qui se trouva être de 40000 Risd. en conséquence de quoi il lui fit obtenir pour indemnisation Kalischkowice taxé à 10000 Risd. Peu après, *Ruchel* vendit les 8 territoires sans les avoir jamais examinés, ni vûs, au conseiller de régence *de Reibnitz* à Kalisch qui en paya 130000 Risd. La vente faite, *Reibnitz* fit taxer judiciairement ces possessions, et il se trouva que la Seigneurie d'Osterczeczow ou les 7 premiers biens furent évalués à 341000 Risd. et le bien Ecclésiastique de Kalischkowice à 39000 Risd. Valeur totale, 380000 Risd. *Ruchel* voulut porter plainte contre *Reibnitz* prétendant qu'il y avoit lésion au delà de la moitié, mais il n'y parvint pas. *Reibnitz* tire 12000 Risd. de revenus annuels de ces biens, et est resté redevable à *Ruchel* de 90000 Risd. à 5 pour cent.

Euclides enseigne que la partie est plus petite que le tout, et Dieu même ne changeroit pas cette vérité. Cependant *Hoym* y a réussi. Comment auroit-il pu sans cela, peu de mois après la donation d'un modique territoire de 20000 Risd. où l'on n'a pas réparé une palissade, bien moins encore exécuté d'autres améliorations, taxer à 40000 Risd. le bois chablis de la forêt. Et que penser d'un *modique territoire*, où la forêt éprouve un si grand dommage, et où la forêt subsiste encore? Il est évident qu'il y a du faux, ou dans la taxe de 20000 Risd. de la Seigneurie, ou dans celle de 40000 Risd. du bois chablis.

16. *de Triebenfeld*, Conseiller de guerre et des forêts, favori du Ministre de Hoym. †

1) Piotrow	Kalisch	Les 4 premiers No. ont été taxés 31000 Risd. lors de la donation. Pour les 4 derniers, ou la Seigneurie de Lasky Triebenfeld a payé 20000 Risd.
2) Koscielnawies	Adelnau	
3) Glogawa	Adelnau	
4) Krzywschondowa	Adelnau	
5) Lasky	Osterczeczow	
6) Pawlowska	Osterczeczow	
7) Nowa Wies	Osterczeczow	
8) Schmardke	Osterczeczow	

Observ. Au printems de 1797, la régence de Kalisch a taxé ces magnifiques possessions, abstraction faite des impôts et compétences dont elles sont affectées, à une valeur réelle de 700000 Risd. Et particulièrement:

Plotrow et Pawlowka	19044 R.	1 G.	8 F.
Koscielna Wies — —	195415 —	22 —	6 —
Glogowa — — —	151087 —	10 —	— —
Krzywschondowa —	47888 —	3 —	4 —
Lasky — — — —	271061 —	4 —	2 —
	684496 R.	17 G.	8 F.

La taxe de Nowa Wies et de Schmardke manquent. Des capitaux considérables de *Bischofswerder* sont inscrits sur ces biens. Il y a peu de tems que *Triebenfeld* les a vendu tous ensemble pour 400000 Risd. au Prince *George* de Hesse-Darmstadt. Celui-ci les a vendus de nouveau au Maître des forêts et gentilhomme Saxon *de Schirnding*, par contract passé à Berlin le

9 Mars 1801, à l'auberge du soleil d'or, pour 750000 Risd.

17. Comte *Wartensleben*, Général à Liegnitz.

Tyczyn] Siradz] 3500.

18. *de Stromberg*, Capitaine.

Kamsko } Konin } Le devis de donation est resté inconnu.

Observ. Valeur réelle, 50000 Risd. Tous les ans *Stromberg* vend du bois d'aune qu'il tire de sa possession. Son frère, autrefois Major au service de Russie, ensuite conseiller provincial de la Prusse méridionale, et actuellement Employé à Dolzig fut chargé d'épouser la Dame *Schreiber*, maîtresse du Ministre de *Hoym*, lorsque celui-ci voulut s'en débarrasser. La chose auroit eu lieu si la Dame *Schreiber* ne fût morte subitement.

19. Prince *Louis de Würtemberg*, Général de Cavalerie au service de Prusse. Actuellement en Russie.

1) Zarembice	Czenstochau	Ces 20 territoires ont été cédés au Prince contre un prix d'achat de 20000 Risd. et la redevance d'un canon de 13398 Risd.
2) Przyrow		
3) Klobuckowice		
4) Kuchary		
5) Gross Malusche		
6) Brusisce		
7) Zawade		
8) Konin		
9) Wanskow		
10) Jaszkow		
11) Luslawice		
12) Rudnicky		
13) Baby	Radomsk	
14) Okolowice		
15) Wielgamlin		
16) Przegoszice		
17) Laborszyce		
18) Lubnick	Oster-czeczow	
19) Dzierskowice		
20) Jesiersko		

Observ. Dans les feuilles d'intelligence de Berlin, Juin 1801, les deux seuls biens de Zarembice et de Przyrow sont offerts en vente d'après une taxe judiciaire de 82300 Risd. 14 Gr. 6 Fenins.

III. Département de la Chambre de Varsovie.

1. Comte *de Brühl*, Lieutenant-Général.

1) Kaski 2) Buszyce 3) Baranow 4) Gocin 5) Grzybeck 6) Jaktorow 7) Moulin d'Ogidel 8) Colonie d'Ogidel 9) Michalow 10) Grody 11) Gogolinow 12) Wizutki 13) Strumiary 14) Stare 15) Osiarow	Suchaczew	32500.

Observ. La patente de donation datée de Berlin, du 14 Janvier 1797 porte: „en témoignage des servi-„ces fidelles, distingués et importans qu'il nous a ren-„dus ainsi qu'à notre maison Royale." etc.

2. Général *de Chlebowsky* à Varsovie. Ci-devant de la suite du Roi à Potsdam. Il a fait le plan de dislocation des garnisons de la Prusse méridionale en 1794 et 1795.

1) Nowidwor 2) Alt-Rawa 3) Alt-Regno 4) Podskarbice 5) Komorow	Rawa	33000.

Observ. La patente de donation est datée de Ber-

lin du 17 Juin 1796. Le bail annuel monte à 6000 Risd. Komorow seul rapporte 1500 Risd. annuellement. Lorsque la femme actuelle de Chlebowsky, séparée précédemment de deux maris et enfin du Conseiller de guerre *Bucholtz* à Posen, n'étoit encore que sa maîtresse, il lui fit présent de ce village, afin qu'elle ne trahît point ses secrets. Lorsque *Hoym* reçut au nom du Roi l'hommage à Varsovie, on prétend que *Chlebowsky* ne lui adressa la parole qu'en l'intitulant *Votre Majesté.*

3. *Michel de Dzierbicky*, Gentilhomme Polonois.

Starostie de Blonie] Blonie] De peu d'importance.

Observ. Cette donation a été faite pour 12 ans à bail emphytéotique. Dans le sens propre, ce n'est pas une donation.

4. *de Dolffs*, Lieutenant-Général de Cavalerie à Breslau.

1) Strzelice 2) Luvin 3) Mislownia 4) Lychota 5) Wyrobky	Gostinin	20000.

Observ. La patente de donation est datée de Berlin, du 9 Août 1796.

5. *Goldbeck*, premier directeur des postes à Varsovie.

Xiondczewice] Blonie] 11000.

Observ. Une méprise a fait avoir cette possession à Goldbeck. Le Grand-Chancelier de Goldbeck la souhai-

toit pour son fils. Une erreur, peut-être volontaire, dans l'expéditon du cabinet la fit avoir au directeur de poste. Lorsqu'il en eût pris possession, on ne put pas aisément la lui enlever. On chercha d'autres biens plus considérables pour le fils du Grand-Chancelier qui les reçut plus tard que son cousin. V. No. 3. du département de Kalisch. La patente de donation est datée de Berlin, du 9 Août 1796.

6. *de Holzendorff*, Lieutenant d'Artillerie.

1) Gluskow 2) Grocholle 3) Malawies	Blonie	8400.

Observ. Valeur réelle, au moins 24000 Risd. Patente de donation datée de Berlin, du 9 Août 1796.

7. Le Ministre Comte *de Hoym* à Breslau, Chef de l'administration des finances, des domaines et de la Chambre du Duché de Silésie.

1) Gurca 2) Czerwonkanowa 3) Stara Wiskitti 4) La ville de Wiskitti 5) Koslowice 6) Skule 7) Wola Wiedniewska 8) Moulin de Zyska 9) Czidy Cziegonowska 10) Bednarsky 11) Grody 12) Ruda 13) Sredzgory	Suchaczew	69500.

Observ. Dans la réalité, il se fit à lui-même donation de ces biens, et les échangea ensuite avec la famille *Lubiensky*. Celle-ci lui donna en échange, outre une somme d'argent dont la quantité n'est pas connue, la Seigneurie de Szydnik à deux milles de Kalisch, qui rapportoit annuellement 10000 Risd. Il vendit cette Seigneurie pour 198000 Risd. au Conseiller de Justice *Hönneberg* du Meklenbourg.

A la caisse des charges, il évalua cette donation à 60000 Risd. Ainsi le Monarque fut trompé et dans l'estimation de la valeur, et dans le droit que devoit percevoir la caisse des charges. Triste phénomène chez un Ministre qui doit maintenir la vérité et l'ordre et veiller aux rentrées des caisses. La patente de donation, qui n'est contresignée que du Grand-Chancelier de *Goldbeck*, est datée de Berlin, du 14 Septembre 1796, et porte: „pour donner à *Hoym* un témoignage par„ticulier de notre satisfaction et de notre bienveillan„ce, ainsi que de notre reconnoissance pour les fidel„les et importans services qu'il nous a rendus depuis „plusieurs années, à nous et à notre maison Roya„le," etc.

8. *de Köhler*, Lieutenant-Général de la Cavalerie.

Seigneurie et ville d'Osmolin	}	Gostinin	} 14000.

Observ. Patente datée de Berlin, du 3 Mai 1797.

9. Prince *Radzivill*, gendre du Prince Ferdinand grand-oncle du Roi.

1) Ville de Bomilow 2) Village de Bomilow 3) Wola Bomislowska 4) Chamin 5) Wola Chydlowiecka 6) Budy Bolinowska	Suchaczew	32500.

10. *de Treskow*, marchand. V. No. 18. du département de Posen.

1) Dlugolenka 2) Niedrzakow 3) Budy 4) Zabinke 5) Skowroda 6) Mairie de Dlugolenka 7) Colonie de Muchnowo 8) Skarzew	Gostinin	12500.

11. *de Wendessen*, Lieutenant-Général à Varsovie. V. No. 21. du département de Posen.

Osermno] Gostinin] 14200.

Observations recueillies à la promenade dans Berlin et aux environs, en Avril 1807.

Vous me demandez, mon ami, *des nouvelles du jour*; vous me chargez de vous marquer ce qui se passe chez

nous. Je n'ai qu'une difficulté à remplir ce voeu; devinez laquelle? Sigefroi de Lindenberg dit quelque part à son lecteur: là où il ne se passe rien, il n'y a rien à raconter. Cependant je puis vous amuser de quelques bagatelles dont l'une ou l'autre vous intéressera. Tout n'est pas de la même importance; c'est ce que vous savez sans en être averti.

Venons au fait. „Quand on a voyagé on a quelque „conte à faire," dit l'auteur du messager de Wandsbeck. J'ajoute qu'une simple promenade suffit pour donner dequoi parler à ses amis. C'est à celui qui écoute à séparer le fruit de l'écorce.

Nous avons Dimanche; il fait beau tems, l'air est pur, tous les promeneurs sont sortis de la maison, tous les lieux de pélérinage de ceux qui cherchent l'amusement sont remplis, chacun veut saluer le printems ou en jouir, d'une manière ou d'autre, voir ou observer, entendre ou écouter. Bon! et moi aussi, je vais parcourir la capitale, je traverserai les groupes bigarrés des promeneurs, j'observerai les curieux, il y aura de l'étoffe en abondance pour la méditation et la spéculation. En me disant tout cela à moi-même, je prens mon chapeau, et je quitte la maison.

Devant moi marche une troupe de soldats François; ils sont arrivés hier, ce sont de jeunes gens de la dernière conscription. Ils traversent la place Guillaume, près de la statue de *Seidlitz*. La statue paroit s'animer, ses traits changent, les sillons de son front se creusent, son regard prend de l'expression. — „Est-ce réel-

„lement une partie de l'armée Françoise? Sont-ce les „enfans de ceux que j'ai battus à *Rosbach?* D'où vien- „nent-ils dans la résidence de mon Roi, du grand „*Frédéric?*" Oui, ce sont eux, vous ne vous trom- pez pas; mais *Frédéric* n'est plus, peu de Généraux tels que vous commandent aujourd'hui les Prussiens; et là, vis-à-vis, une légion de braves a éteint le nom de *Soubise;* à leur tête est *Napoléon.* Baisse les yeux, vaillant homme! Dans les contrées de *Jéna* et *d'Auer- staedt*, ce peuple a vengé le triomphe qui lui fut ar- raché à *Rosbach.* Baisse les yeux! rentre en terre!

Sous ces arbres se promènent solitairement deux bourgeois; ils conversent. J'irai, peut-être apprendrai- je quelque chose. Juste; ils sont enfoncés dans l'objet de leur conversation, ils ne m'appercoivent point, j'entends toutes leurs paroles, ils plaignent mutuelle- ment leur sort. „Sous *Frédéric II*, dit l'un d'eux, lors- „que j'obtins le droit de maîtrise, et que je fis mon „établissement, tout alloit bien. Le Roi soutenoit le „fabricant mon patron, et celui-ci me soutenoit à son „tour. Au moment où une pièce d'étoffe descendoit du „métier, je la lui portois; il me payoit sur le champ, „il me faisoit même des avances lorsque j'en avois „besoin. Les tems sont bien changés! Le Monarque — „apparemment par des raisons que je ne connois pas — „ne fait que peu ou rien pour les manufactures. Je suis „malpayé, et on me fait attendre mon payement. Ma „fortune a baissé comme celle de tous les ouvriers de „mon métier. Est survenue cette malheureuse guerre.

„Tout commerce est suspendu, ou bien est de peu d'im-„portance. Personne ne risque de commander ou d'ache-„ter de l'ouvrage. J'ai logé des troupes Françoises, et j'ai „encore payé ces jours passés le casernement, parce „qu'elles ne doivent plus être placées chez le bourgeois. „Je suis au bout de mon avoir. J'ai honte de mendier, „je suis tourmenté de la faim avec ma pauvre femme „et mes trois enfans qui crient après du pain." — Il essuya ses larmes, son ami entreprit de le consoler; je mis la main à la poche — et je ne trouvai rien. Le mal qui fait souffrir ce pauvre ouvrier, me fait souffrir aussi; nos caisses sont loin, beaucoup d'Employés ne reçoivent plus d'appointemens, personne ne demande de l'ouvrage, personne ne paye, celui qui a de l'argent l'épargne pour les besoins les plus pressans. D'où prendre? Malheureux artisan! Funeste guerre! J'allai plus loin.

Encore un groupe. Quelques marchands rassemblés se racontent mutuellement que le Gouvernement François vient de mettre en réquisition contre payement toute la potasse de Russie qui se trouve à Berlin. Il en manque probablement en France pour le besoin des Fabriques.

Quelle troupe de mendians en guenilles, petits et grands! Ils attaquent tout le monde; cela est assez naturel. Peut-on donner, lorsqu'on est soi-même dans le besoin? Peut-on être bienfaisant, lorsqu'on est pauvre? Qui est-ce qui est en état d'occuper l'indigent qui voudroit travailler? La bienfaisance, il est vrai, est la

première vertu des Berlinois, et pour l'amour de cette bonne qualité on leur pardonne bien des folies. Mais ce qu'ils sont en état de donner en aumônes ne suffit plus, et les premiers bienfaiteurs des malheureux, notre digne couple Royal, est loin de nous. Le directoire des pauvres est presque dissous, et si de braves musiciens n'avoient pas donné quelque concerts en faveur des indigens dans le cours de l'année, le désespoir auroit amené des scènes terribles. La mortalité a déjà fait tant de progrès par une suite naturelle de la destitution de secours, qu'il y a chaque semaine 30 ou 40 morts de plus que de naissances. Où cela nous mènera-t-il?

J'enfile la rue Guillaume et je me trouve sous les tilleuls.

Comme ici la foule se presse et se pousse! Comme cette mer bigarrée d'uniformes, de velours, de satin, de taffetas, de petinet, de batiste, de mousseline, d'indienne et de drap pousse et retire ses vagues! Là l'indigence qui mendie, ici la magnificence! Ce contraste pèse sur l'ame! Des élégans, avec la lunette sur le nez, des cuisses factices, des nerfs relâchés et les poches vides! des filles assouplies, les joues peintes, sépulcres blanchis; près d'elles les rivales de leur gain, de belles femmes au regard lascif, meurtrières de leurs enfans, honte de leurs époux. Les habits que la luxure a gagnés éclatent au loin, le petinet emprunté éblouit; ce sont les voiles et les pavillons d'un pirate. Plus loin la matrone parée à faire peur,

Et quand, à la maison, le lit seroit mis en gage ou vendu, la plus petite parcelle de l'éclat extérieur ne sauroit disparoître. C'est une serre chaude; qu'on lui enlève la chaleur qui lui donne le prêteur sur gages, les feuilles tomberont. Au bras de chaque Dame est auspendu un Garde national; les coûtures de ses hauts de chausses ont une quadruple garniture d'or, et les boutonnières en ont autant. — Mais à la maison? — Là il y a peut-être des larmes et le saisissement du froid; sa tenue montre que c'est un artisan; il souffre comme les autres du malheur des circonstances, mais l'or de ses galons dit pour lui au public: „je suis riche!" — O triste et brillante misère! comment la foule peut-elle vous préférer à des dehors modestes! Heureusement je vois à côté de cet homme tout cousu d'or, trois autres Gardes modestement vêtus de leur uniforme comme tous le devroient être. Passe pour cette fois! de quatre têtes il peut bien y en avoir une attaquée de vertiges. Nous avons bien aussi des Princes, des Généraux et des Prêtres insensés! Et il n'y a point de perfection dans ce monde sublunaire. Qu'il se pavane, ce galonné; peut-être ne connoit-il point d'autre satisfaction. Pourvu qu'il ne devienne pas, comme autrefois les officiers de gendarmes, le fléau superbe de ses frères sans uniforme; nous nous contenterons de sourire, nous ne le mépriserons pas. — Mais voilà encore un Garde national avec une moustache militaire. Juste ciel! où en veut-il? Il veut apparemment faire peur aux vieilles. Un bourgeois avec

une moustache est un Caton avec la baguette d'Arlequin, ou l'Eté en bonnet de pelisse. Que tout ce cortège qui avance depuis le château jusqu'ici est brillant et magnifique! Et nous devons acquitter la contribution et payer le logement des gens de guerre; et ceux qui crient et gémissent le plus, et qui veulent passer pour les plus pauvres sont précisément vêtus avec le plus d'éclat. Insensés! ne voyez-vous pas que votre extérieur est le baromètre de votre richesse, et que Berlin dans son indigence accablante doit passer pour la ville la plus aisée de l'Allemagne. Ne conseillera-t-on jamais aux autorités d'enlever à ces fous qui s'élèvent au dessus de leur état, et qui prodiguent pour briller, les chiffons chamarrés qui les couvrent, d'en faire une vente à l'enchère au profit de ceux qui sont plus sages, et d'établir une loi vestimentaire pour les patriotes des petites-maisons? Il résulte un grand mal de leur folie. Ils aimeroient de se soustraire à toutes les charges publiques, pour acheter un gilet bien brillant. Doit-on payer des impôts? On n'entend que des plaintes et des réclamations. Des soldats arrivent-ils avec un billet de logement? ils se désespèrent en exclamations insensées. C'est ainsi qu'une Juive avare disoit l'autre jour: „En vérité, l'Empereur nous met „à dos beaucoup trop de ses gens. Notre Roi en en„voye-t-il bien autant en France?"

Pourquoi la foule se précipite-t-elle en torrens vers un même point? Il est arrivé environ 150 Russes, prisonniers de guerre des François; on les mène chez

le Commandant de la place; la compassion et la curiosité attirent les promeneurs autour d'eux. J'y suis entrainé, et sans le vouloir, il faut que je voye ces prisonniers. Ce sont de jeunes guerriers; mais le malheur les a affoiblis; ils sont maigres et pâles. Une femme est occupée à distribuer entre eux de l'argent; on voit qu'elle s'affectionne à cette bonne oeuvre. Je m'informe du nom de cette personne dont les regards rendent le courage au malheureux prisonnier, tandis que ses mains lui tendent des bienfaits. C'est la femme du tailleur *Krüger*, (Adlerstrasse, No. 7.) Cette femme, Courlandoise de naissance, a fait un bien infini aux prisonniers Russes qui ont passé par Berlin. Elle ne se contente pas de leur donner de l'argent; elle vient par tous les moyens possibles au secours des malheureux. Elle et la Comtesse *Löwenstern* ont, par leur prévoyance, par leur tendresse presque maternelle, conservé ou rendu la vie à plus de cent de ces infortunés. Avec l'humanité la plus tendre elles ont pris soin de ceux qui, presque à chaque transport, sont restés dans la maison des pontons; elles ont exposé leur santé en allant visiter les malades et les mourans dont la maladie pouvoit être contagieuse, ou qui exhaloient une atmosphère pestilentielle; elles alloient adoucir des souffrances, relever le courage et administrer des remèdes. Elles ont payé des garde-malades qui parloient la langue Russe, elles ont demandé de prendre les plus souffrans dans leurs maisons pour les faire traiter sous leurs yeux. Cette demande leur-

a été refusée par des motifs prépondérans, mais le sentiment seul qui la présenta fait leur éloge. — Tout ceci, m'écriai-je, est bien digne d'une récompense, outre celle que ces personnes charitables trouvent dans leur propre coeur. Aussi quand un jour la Divinité de la paix reviendra protéger le Nord, l'Empereur Alexandre entendra nommer ces femmes vigilantes, et leur donnera le salaire de leur compassion, quoiqu'elles ne l'attendent point. — Mais on conduit les prisonniers dans leur retraite; on les renferme dans la maison des pontons; les enrôleurs Hollandois les suivent et tâchent de s'emparer de quelques recrues volontaires.

Je vois à sa fenêtre le Commandant de place, le Général *Hullin*, homme brave, sévère quant à l'article du devoir, mais bon et équitable. Il vient d'en donner une preuve. Le 10 Mars, anniversaire de la Reine, plusieurs familles accoutumées à célébrer ce jour avoient rassemblé des cercles d'amis. Un des membres de la municipalité, Adjudant du Général *Hullin*, étoit d'une de ces sociétés. Il pensa, dans le cours de la fête, à aller faire rapport au Général du lieu où il étoit, et de la raison pour laquelle il s'y trouvoit. Il s'y rendit. „Cela est bien, répartit le brave militaire, „je le sais, et j'ai déjà porté la santé de cette belle „Princesse." — J'aime à voir cet homme. Berlin ne méconnoit point tout ce qu'on lui doit pour le repos et la sureté dont nous jouissons.

Un autre groupe est composé d'officiers Prussiens

prisonniers, et relâchés sur leur parole d'honneur. Le regard tragique et la contenance humiliée de quelques-uns annonce leur douleur et leur infortune. Il y a parmi eux beaucoup d'hommes vraiment braves. D'autres semblent être plus contens de leur état actuel commode et oisif que de la vie guerrière, s'ils avoient seulement toujours abondance d'espèces. Toute leur contenance semble exprimer ce voeu. Leur sourire paroit être un triomphe. Ils sont contens d'avoir congé; gras et bien nourris, ils n'échangeroient leur situation contre aucune autre. Ainsi p. ex. le C... S..... Lieutenant du régiment de K..... a donné depuis peu un bal dans la maison Angloise. Comment doit-on envisager, si l'on a de la réflexion, une conduite de cet ordre. La grosse joie paroit certainement n'être nulle part plus déplacée que chez un officier Prussien prisonnier. Il seroit sur le sac et la cendre qu'on ne le taxeroit point de folie. Après cela, dans un tems où la destitution de numéraire est générale, ne pouvoit-on pas faire un meilleur usage de l'argent qne l'on avoit encore en main? Tant d'officiers sans secours végètent encore autour de nous, tant de femmes et de veuves de soldats sont sans pain avec leurs enfans, tant d'hommes, de femmes et d'orphelins sont dans la souffrance, et Monsieur le Lieutenant donne un bal. Honneur soit rendu au brave *Néander*, Lieutenant du corps d'artillerie! Selon la mesure de ses forces, il a donné aux pauvres, il a fait une collecte pour eux, les meilleurs citoyens d'entre les Berlinois

le secondent avec ardeur. Les indigens qu'il a rassasiés et qu'il a habillés lui rendent grâces, tandis que les danseuses saluent d'un coup de tête affecté celui qui les a invitées au bal, et peut-être le tournent en risée. Laquelle de ces deux situations mérite la préférence?

Les enrôleurs Hollandois ont rempli leur but; ils emmènent une vingtaine de recrues, et la foule qui les regarde court après eux. La curiosité est le péché original des Berlinois. Partout on aime de voir ce qui est nouveau, mais nulle part on ne court après avec autant de passion qu'ici. Pour peu qu'un homme se tienne à quelque place dans la rue, ayant l'air de fixer un objet, le peuple se presse autour de lui, et la lavange devient un colosse. Le seul cri: „là sur la „tour françoise l'épervier mange un pigeon," suffit pour y attirer à la course une centaine de personnes; on ne peut y passer, on ne peut s'en arracher, chaque plume qui tombe fait naître une nouvelle observation, une nouvelle perte de tems, une nouvelle admiration. Cet épervier occupe étrangement les badauts. D'après cela, représentez-vous comment les rues sont pleines, quand il arrive des troupes Françoises et surtout quand on amène des Russes. Qui ne les a pas vûs passe pour un sauvage. Le spectateur s'inquiéteroit-il de son gagne-pain, de l'ouvrage qui lui est imposé? Dans ce moment, il n'y a pour lui dans tout l'Univers rien que des Russes.

La foule se précipite hors de la porte de Brandenbourg, et je sors avec elle. Là le torrent se divise en

plusieurs bras. La route directe mène à *Charlottenbourg*, on s'y rend à pied, à cheval, en voiture. Par la droite on va aux *tentes*, par la gauche chez le Chasseur et chez *Kersten*. Un ami me rencontre et par complaisance je me traîne chez *Kersten* avec lui. Comme tout est plein! comme tout est bigarré! d'où vient qu'il y a ici beaucoup plus de monde qu'à l'ordinaire? Les Employés de divers départemens viennent de recevoir, d'après la promesse de *Napoléon*, l'arrérage de leurs appointemens. Les dettes forcées sont payées, on prend de nouveau un peu de jouissance. Mais ce motif seul ne peut pas avoir attiré ici tant de promeneurs? La sérénité d'un beau jour, le desir de voir, le desir d'être vu ont amené la foule. Jamais habitant d'une résidence n'alla voir la nature pour la nature même; il n'y va que pour la société.

Je m'assieds avec mon ami; nous conversons. Sur quoi? Les événemens politiques sont à l'ordre du jour, ils fournissent la matière de notre entretien. Quiconque n'est pas muët, parle des affaires du tems, car rien ne nous touche de plus près. Nous en venons à la décadence de la Prusse. Nous répétons bien des observations qui ont déjà été faites. Silence là-dessus. Les fautes des pères, c. a. d. les bévues politiques et militaires, ont été le sol d'où jaillit comme une source abondante notre infortune. Il n'y en a point d'autre raison, point d'autre et je le soutiens et je mourrai dans cette conviction.

Et qu'avec cela — ajouta mon ami — il n'y avoit pas un vrai Général à *Jéna* et à *Auerstaedt*.

Moi. Très bien; mais d'où vient que les Généraux manquèrent? d'où vinrent toutes ces bévues? Je les ramène toutes à mon assertion.

Lui. Des preuves!

Moi. Le Duc de Bronswic commandoit l'armée; il étoit indolent et foible. Il gâta tout, parcequ'il n'avoit point fait de progrès dans l'esprit de la nouvelle tactique, et qu'il avoit conservé celle de la guerre de sept ans. Le Roi prit ensuite le commandement. Il ne manque ni de bravoure personnelle, ni de pénétration, car avant la bataille d'Auerstaedt il a porté un jugement plus sage sur ce qu'il y avoit à faire que tous les tacticiens supérieurs qui l'environnoient. Il témoigne à *Weimar* l'inquiétude d'être tourné par le flanc gauche, mais tout se réunit pour le contredire. A la vue des François, il les apprécia avec beaucoup de justesse, mais ses alentours lui firent croire qu'il se trompoit. *Jules de Voſs* *) a très bien développé cette idée, lorsqu'il dit: „Pourquoi le Roi n'a-t-il pas „agi d'après ses propres idées, et s'est-il soumis avec „trop de modestie au conseil d'une soi-disante expé„rience, qui, selon que l'effet l'a manifesté, n'avoit „cependant pas appris dans trente ou quarante revues „ce qu'il falloit savoir dans ce moment, ou du moins „n'a pas sû appliquer au cas présent les souvenirs

*) Qu'y avoit-il à faire après la bataille de Jéna pour sauver l'Etat Prussien? Note. p. 5.

„obscurs qui lui étoient restés de la guerre de sept „ans? Il me semble qu'on put faire à la question cette „réponse: Dans l'éducation des fils de son neveu, „*Frédéric II*, suivit des principes d'autant plus sur„prenans, que lui-même n'a pas formé son génie su„blime sur la place de parade, devant les files des Gre„nadiers, mais qu'il s'est formé dans le sein des mu„ses, et par le commerce avec les hommes les plus „éclairés de son siècle. Les Princes furent obligés de „se soumettre longtems, en qualité d'Enseignes, de „Lieutenans etc. à toute l'exactitude du petit service. „Cela peut avoir un bon côté, et faire connoître à „fond les détails rélatifs aux exercices, à l'examen de „l'uniforme et de l'armure; mais cette occupation „n'est pas celle du Souverain. C'est dommage que „*Frédéric Guillaume III* aît été appelé à y puiser l'idée „de la nature de l'esprit d'un Général Prussien, tan„dis que le sien, dans l'âge de la force, et avec le „secours de beaucoup de connoissances, l'eût conduit „beaucoup plus loin." Voilà les expressions de mon auteur. Le Monarque mit sa confiance dans les vues du Duc de Bronswic, il lui abandonna le commandement de l'armée, dont il s'écarta lui-même avec modestie. Son éducation amena cette manière d'agir, l'éducation dépend de celui qui la dirige; la faute en est donc à *Frédéric le Grand*, tout comme la paix qui termina la guerre de sept ans, avec le peu d'avantages qu'elle présentoit au vainqueur, peut bien aussi être appellée une faute.

Lui. Cela n'est pas mal déduit, Cependant il y a encore ici et là quelques fautes à imputer à son armée et à ses Commandans; des positions et des mouvemens contraires à leur but, de la négligence à occuper certains points, de l'imprévoyance à couvrir une retraite possible.

Moi. Encore la faute des pères. *Frédéric Guillaume II* négligea tout ce qu'il falloit faire pour continuer à former l'armée et pour y entretenir l'esprit qui devoit l'animer. Le souvenir de *Frédéric* et de la guerre de sept ans avoit donné aux officiers la confiance d'être infaillibles; on regardoit une défaite des Prussiens comme une chose impossible. De là vient que l'Elbe ne fut point occupée et qu'on ne prit avant la bataille aucun arrangement rélatif à un défaut de succès.

Lui. Le défaut de pratique fit, sans doute, aussi beaucoup. Car je ne puis donner le nom de pratique à nos exercices, nos revues et nos manoeuvres sur la montagne de *Tempelhof*. *Herzberg* étoit dans l'idée qu'il falloit, au moins, tous les quinze ans, une guerre à l'armée Prussienne. Je crois qu'il avoit raison. Le Commandant de notre armée en 1806 me paroît comparable à un joueur de billard —

Moi. Plutôt à un joueur d'échecs — L'esprit de ce jeu se rapproche plus de celui de la guerre, et on a souvent fait cette comparaison.

Lui. Toutes les comparaisons clochent, et celle-ci cloche aussi. La position d'un corps d'armée et celle des échecs, leurs mouvemens même ont quelque chose

de conforme, mais l'allégorie ne convient pas à tout l'ensemble. Au jeu on ne calcule point les forces physiques, et il faut y avoir égard dans les opérations de l'armée. Mais laissez-moi achever. Je disois que le Commandant de notre armée me paroissoit pouvoir être comparé à un homme qui auroit longtems joué avec ses enfans sur une petite table de billard. Il connoit son jeu à fonds, il sait avec la plus grande précision quelle impulsion il doit donner à sa bille, et quelle direction il doit lui faire prendre pour chasser à tel ou à tel point celle de son adversaire; la victoire lui est toujours sûre. Ce petit billard c'est la place de Tempelhof; les soldats se retirent et attaquent dans un ordre magnifique au premier commandement; ils défendent admirablement une colline ou une palissade, parce que l'attaque de l'adversaire n'est aussi qu'un badinage. Mais tout à coup, voilà nos joueurs à la grande table de billard, *Jéna* et *Auerstaedt*, ils trouvent un autre antagoniste, *Napoléon*, ils font la partie pour un enjeu considérable, la vie, la couronne et des millions; il n'est pas surprenant que l'on ne soit plus en mesure et que la partie soit perdue.

Moi. Très-juste; mais parlons d'autre chose. Ces souvenirs-là n'ont rien d'attrayant. — Nous traversâmes le parc, nous allâmes aux tentes, tout y étoit rempli; plus de siège à avoir.

Quelques discoureurs politiques s'étoient réunis chez *Weber* au bord de l'eau. Assis autour d'une table, chacun défendoit vivement le parti qu'il avoit pris,

Digitized by Google

et tout en s'échauffant ils sembloient regarder autour d'eux, pour se persuader qu'ils étoient écoutés. Je leur en eûsse de bon coeur donné l'assurance de ma part, car j'étois occupé à recueillir quelques-uns de leurs propos, sans vouloir cependant en faire abus.

Voyez-vous, Compère! — disoit A. — L'armée Françoise est grande, très forte, tous les jours il arrive des troupes complémentaires, et dans peu viendront les conscrits de 1808, 80000 jeunes gaillards; car c'est ce qu'il faut laisser aux François, ils sont lestes comme le vent, et voilà pourquoi nous autres Allemands, qui ne savons rien faire vîte, nous recevons toujours des coups. Or, voici ce que je voulois dire: Puisque les François sont si forts, si j'étois l'Empereur de Russie, je ferois aussi marcher une quantité de monde. D'abord je dirois au Roi d'Angleterre: Allons, voisin, chassez vos gens de leur plat de rosebif, embarquez-en trois à quatre cens mille, joignez-y des Ecossois, quand même ils n'auroient point de hauts de chausses, pourvu qu'ils sachent faire feu, percer et frapper. Il faudra que le Roi de Suède vienne aussi avec toute son armée, Dalécarliens et tout ce qu'il pourra rassembler, environ cent mille hommes. Tout ce qui reste de l'armée Prussienne doit s'y joindre; moi-même, moi Empereur Russe, je ferois marcher tout ce qui a des jambes, Kalmoukes et Baschkires, Samojedes et Ostiaques, Tartares et Mogols; je mettrois un million d'hommes en marche. Ils viendront à pied, ils amèneront des boeufs

avec eux, sans quoi ils nous affameroient. Ils viennent de Russie. Voilà, ce verre à liqueur, c'est la Russie; ce verre à bierre, c'est la Poméranie Suédoise où les Anglois et les Suédois font une descente; cette allumette est la Prusse Voilà toute l'armée. Actuellement tout marche à la fois contre l'ennemi. En arrière et en avant. En arrière on longe l'Oder et l'on prend Stettin et Cüstrin.

B. Il y aura du sang répandu.

A. Sans doute; mais nous aurons notre volonté; et quand Cüstrin et Stettin nous emporteroient des hommes; nous en avons encore assez, et avec l'argent Anglois nous en achéterons d'autres.

C. Cüstrin est fort; il sera difficile d'y mordre.

A. Nous croquerons Cüstrin à belles dents, Compère! je vous en réponds.

B. Les Commandans François ne se laissent pas gagner, et les soldats sont braves.

A. Cela est vrai, j'ai pour eux tout le respect du monde, mais en attendant il est arrivé près de Stettin un prodigieux renfort de Russes. Nous prendrons la ville, elle ne peut nous manquer, car nos alliés, les Kalmoukes et les Baschkires sont de terribles gens. Leur peau est dure comme celle d'un élan, les balles ne la traversent pas, et ils sont si bêtes qu'on pourroit les employer comme béliers pour rompre les murailles. Nous les mettrons devant nous, quand nous monterons à l'assaut. Ils n'accordent point de quartier, quand ils font des prisonniers, ils les mangent

sur la place. Vous voyez que nous n'avons pas besoin de penser à leur subsistance; avant l'attaque, il faudra les affamer, alors ils sont pleins de bravoure. Dès que nous aurons les forteresses nous marcherons vers la Vistule, nous enfermerons l'ennemi et nous aurons la paix.

Partons d'ici, dis-je à mon ami, c'en est un peu trop. Les plans, me répartit-il en riant, sont assez communs chez les politiques enragés; mais j'avoue que je ne me soucie pas d'en entendre davantage.

Nous retournâmes à la ville.

Un homme qui marchoit devant nous tenoit la gazette en main. Il en lisoit le premier article, une notification du *Comité administratif* aux habitans de Berlin, rélative à la contribution d'un million imposée à la ville de Berlin, et à la manière de lever cette contribution. Il secouoit la tête, probablement par les mêmes raisons qui m'avoient fait secouer la mienne à cette lecture. D'abord il est bien clair que, dans les circonstances actuelles, un million sera bien difficile à trouver à Berlin. Et puis on ajoute encore que ceux qui resteront en arrière payeront pour le premier jour de délai un écu d'amende, pour le second deux, pour le troisième quatre, pour le quatrième huit, et ainsi de suite en progression géométrique. Supposé donc qu'un locataire de la dernière classe qui pour son loyer de 60 Risd. à 5 pour Cent, a 3 Risd. à payer, ne les apporte pas au jour marqué, il faudra que dans l'espace de huit jours, il paye en amende :

pour le	1. jour	1 Risd.
— —	2. —	2 —
— —	3. —	4 —
— —	4. —	8 —
— —	5. —	16 —
— —	6. —	32 —
— —	7. —	64 —
— —	8. —	128 —
		255 Risd.

L'amende cesse, à la vérité, au bout de huit jours; mais, ce terme expiré, on employera des moyens de contrainte judiciaires pour lever l'amende et la contribution. Ainsi celui qui est demeuré en arrière payera, au lieu de 3 Risd. la somme de 258 Risd. Juste Ciel! *Trois* écus ne sont pas à trouver dans ce moment; où en trouvera-t-on 258? Il n'y a pas à y penser. Cette mesure peut être sage quand on l'employe contre des obstinés, mais elle est révoltante si on veut l'appliquer à l'indigence des Berlinois. Probablement le *Comité* aura-t-il égard à l'impuissance réelle.

Je retournai à la maison. Mon pélérinage est fini et vous en avez l'histoire complète. Encore une fois: point de critique trop sévère! Eprouvez tout et retenez ce qui est bon.

Berlin, en Avril 1807.

X. Y. Z.

Observations sur la gloire militaire Prussienne.

Il a existé une époque dans l'histoire militaire de la Prusse où de grands exploits militaires étoient à l'ordre du jour. Partout où des Prussiens se faisoient voir, ils répandoient parmi les ennemis nombreux la terreur et la fuite, avant même que le sabre et la bayonnette eussent agi. Avec un corps six fois plus foible on tenoit en échec les Impériaux et les Suédois; les François firent des efforts inutiles pour vaincre le Nord de l'Allemagne. Et qu'est ce qui les retint? Une armée composée de troupes impériales du Nord, à laquelle *Frédéric* avoit donné un chef plein d'héroïsme et d'intelligence.

Lorsque des corps Prussiens succombèrent de tems à autre à l'inconstance des armes, ils se relevèrent chaque fois avec honneur, et recueillirent même souvent les fruits réservés à la victoire.

Quelle différence aujourd'hui! La Prusse a gagné un quart en grandeur extensive depuis la guerre de sept ans, et il y a un an qu'elle s'abandonne à la dérision des Suédois, laisse bloquer ses ports, et souffre des traitemens qui la mortifient davantage que *George*

Guillaume ne le fut jamais par l'homme de la plus grande énergie de ce siècle-là, par *Gustave Adolphe*. Dans la guerre de sept ans, les Prussiens regardoient comme une chose risible d'en venir aux mains avec les Würtembergeois et les Bavarois; aujourd'hui ils peuvent à peine tenir contre eux. D'où est venu ce changement rapide? la gloire nationale du peuple dépend d'un petit nombre d'hommes qui ont la force en main. Celui qui donne l'impulsion aux François et à la confédération du Rhin est le Chef le plus doué de force du tems présent, tandis que les hommes de talent et d'énergie de la Prusse sont encore dans l'obscurité. Les Prussiens et les François sont entre eux en raison inverse de ce qu'ils étoient autrefois.

Si la Prusse fût devenue alliée de la France, lorsque dans l'automne de 1805 *Alopaeus* prit un ton indécent vis-à-vis du Roi, et se permit, à l'égard de la Prusse, le ton que les Ministres de Russie se permettoient autrefois vis-à-vis de la Pologne et de la Courlande; non seulement elle eût gagné en puissance; mais elle eût encore transmis sa gloire à ses descendans. Elle pouvoit aussi parvenir à cette alliance en attaquant la Poméranie Suédoise, sans se mettre en peine de la Russie, lorsque les Anglois déclarèrent la guerre et que les Suédois firent le blocus des ports de la Baltique.

Le tems pourra-t-il effacer le scandale qui, dans ce court espace, mit la gloire de la Prusse au tombeau? La capitulation de Prentylow ne fournira-t-elle

pas un pendant aux fourches Caudines? La retraite des Prussiens après la bataille de Jéna ne sera-t-elle pas regardée comme un second acte de Rosbach? La conduite de quelques lâches Commandans ne fera-t-elle pas la honte du siècle? A Rosbach, une petite troupe de François fut mise en fuite; *Broglio* et *Contades* relevèrent même l'honneur de leur armée par la bataille de Bergen et la conquête de la Hesse, et cependant Rosbach a toujours servi d'échelle à l'ironie pour mesurer les François.

Comment la Prusse trouvera-t-elle l'occasion de se laver de cette tache? Quand le développement de son sort encore caché seroit favorable, elle a perdu le mérite d'exister par elle-même. Elle a quitté le rang des grandes puissances et rentre dans la médiocrité. Après la paix, son influence politique ne sera pas considérable, elle ne s'élévera jamais à la classe des grands Etats, quand même un de ses futurs Souverains seroit doué des mêmes qualités que *Frédéric le Grand.*

Archenholz a raison dans ce qu'il dit du tombeau de la gloire Prussienne. Si ce reproche ne tomboit que sur des contemporains coupables, les braves Prussiens qui ne l'ont point attiré, le supporteroient; mais l'affront se propagera d'une génération à l'autre, et voilà ce qu'il y a d'affreux dans cette catastrophe.

On en voudroit de bon coeur au destin, d'avoir permis en 7 jours la destruction de l'édifice que de grands artistes ont mis des siècles à élever, et de n'avoir pas opposé dans ce tems de crise à *Napoléon,*

un Electeur *Frédéric Guillaume* ou un *Frédéric le Grand*. Si le génie tout-puissant du tems leur eût interdit d'élever plus haut l'édifice, ils eûssent au moins, comme des paratonnerres, divisé les orages, avant qu'ils se fûssent amoncelés sur le trône de Prusse. La force, l'unité, une volonté ferme eûssent dompté les Généraux et les Ministres. La balle ou le cimeterre eûssent réprimé toute insolence envers la personne du Souverain, et des traîtres fûssent devenus des héros. La Prusse auroit trouvé parmi ses ministres plus de Machiavelistes, et cherché sa force dans une grandeur plus intensive qu'extensive. Et si les événemens politiques de 1800 eûssent eu lieu en Europe sans que la Prusse fût en état de les empêcher, elle se fût depuis longtems réunie à la France pour anéantir le despote des mers, rétablir la liberté du commerce, et donner la paix générale à l'univers. Elle ne se seroit pas laissé entraîner à une haine de préjugé contre la France et contre son Empereur; les Généraux et les Conseillers de cabinet ne se seroient point formé des partis.

Il falloit maintenir le respect que l'on doit au trône, et qu'un Monarque acquiert plus aisément en laissant une espèce de *gloire* autour de lui qu'en poussant trop loin l'humanité et l'abord affable. Les gens bornés et vains confondent la bonté et la foiblesse. Ils gagnent par mille flatteries la confiance du Souverain dont ils abusent. *Frédéric le Grand* fit disparoître dès son avénement au trône la familiarité que son

père permettoit dans sa *tabagie* aux officiers des Gardes.

Des faiseurs d'itinéraires se sont emportés contre l'excessive étiquette que *Napoléon* introduisit déjà comme premier consul. Ils ne jugeoient que la forme; ils ne jugeoient pas la tendance de celui qui connoissoit si bien les hommes. Plus un Souverain attache de prix à sa dignité, plus est-il préservé des importuns. Le regard fier qu'il porte autour de lui nourrit et enflamme l'ambition et donne plus de ressort à l'humanité. L'indulgence rend insolent, la rigueur imprime la soumission. Ce n'est que par la rigueur que le Monarque d'un état militaire peut donner à un peuple de la considération et de la gloire au dehors, de la prospérité et du bien-être dans l'intérieur.

L'absence de toute prétension porta, sans doute, dans le coeur du peuple de l'amour et de l'attachement pour *Frédéric Guillaume;* mais les Généraux gâtèrent l'esprit de l'armée, et les Ministres agirent comme des hommes qui ne sont retenus par aucune sorte de lieu, par aucune crainte pour une puissance supérieure. Le tout en souffrit.

L'amour du peuple doit être calculé conséquemment, comme il le fut du tems de *Frédéric le Grand.* Jusqu'à ses amis de table qui n'étoient que des compagnons de société il ne fut familier avec personne. Il possédoit même l'art de modifier l'ambition, d'humilier et de faire descendre de leur hauteur imaginaire des hommes qui par des actions méritoires croyoient

avoir acquis le droit de prétendre des distinctions. On lui porta de la haine à cause de cette manière d'agir pendant sa vie, on le justifia après sa mort. C'est la conduite que doit tenir un Souverain guidé par la sagesse.

Survient-il encore une époque où la Prusse parvienne à se relever? Ce sera le moment de faire tomber sur la nation une rigueur excessive, afin d'anéantir toute l'ivroie qui étouffe encore les germes les plus heureux et les plus nobles de la nation.

Quelle doit être dans ces tems de guerre la conduite des magistrats de petites villes envers les amis et les ennemis? Quelle a été leur conduite, particulièrement en Silésie?

Immédiatement après la bataille de Iéna, la plupart des Silésiens penchoient à prendre la défense de leur province et vouloient tirer de leur sein une armée nationale. Tout ce qu'il falloit pour cette armée pouvoit être fourni par le pays et se trouvoit dans le meilleur état. La Silésie compte deux millions d'habitans. Si l'on n'eût armé qu'un vingtième, on mettoit 100000 hommes sur pied. Il se trouvoit en outre 10000 soldats dans les forteresses, et ceux-ci avoient des munitions, des armes et des canons en abondance.

Il y a dans la Silésie plus de 5000 chasseurs établis dans les forêts des villes et de la noblesse, ou placés aux frontières. Chacun d'eux possède son mousquet en propre et est habitué à en faire usage.

Dans le tems de la prospérité des campagnards, il y avoit une abondance de très beaux chevaux. Sans

anéantir les travaux de l'agriculture, on pouvoit en prendre 10000 pour la cavalerie.

Aussi longtems que l'Autriche gardoit la neutralité, la Silésie présentoit de grands obstacles à l'ennemi venant du côté du Bober; elle se trouvoit défendue tant par son terrain même que par ses forteresses. Beaucoup de rivières, telles que la Neisse, la Queiss et le Bober la séparent de la Haute et Basse-Lusace. La Seigneurie entière de Priebus est un marais couvert de forêts d'une grande étendue. Ces forêts sont appuyées aux montagnes des géants qui, depuis Flinsberg jusqu'au delà de Glatz, sont remplis de passages étroits, de défilés et de buissons qui en facilitent la défense, le côté de l'Autriche n'étant point exposé aux attaques de l'ennemi.

Il y a huit forteresses. Cosel, Neisse, Glatz, Silberberg et Schweidnitz sont des places fortes du premier rang.

Secondées de tant de ressources auxiliaires plusieurs bonnes têtes entreprenantes durent concevoir l'idée:

> de faire des représantations au Roi pour obtenir un armement du peuple et mettre en usage ces ressources.

D'entre beaucoup de personnes je ne nomme que le Comte *Pückler* de Gümmel. Il avoit été officier; il avoit un esprit juste, des connoissances profondes, du courage et de l'énergie. Au commencement de Novembre il écrivit au Roi, et lui proposa de lever tout ce

qui étoit en état de porter les armes, d'y réunir les soldats de l'armée battue qui revenoient par milliers et de mettre à leur tête un homme capable de les conduire. Si le Roi avoit consenti à ce projet et qu'il en eût chargé le Comte lui-même, le projet auroit été exécuté. Mais il consulta le Ministre *de Hoym* qui ne l'approuva pas.

Chacun a ses principes, et les croit meilleurs que ceux des autres. *Hoym* pensoit que cette mesure se prenoit trop tard, que les troupes réunies ne seroient pas en état de résister à l'ennemi, et qu'on ne feroit que rendre plus terrible le malheur qui menaçoit la Silésie. Il supposoit qu'il valoit mieux gagner l'ennemi par la soumission et la prévenance, et adoucir ainsi le sort de la Silésie. Aussi fit-il donner cette instruction à toutes les Chambres qui furent contraintes de rester à leurs postes, tandis que lui-même se retira à Neisse. Je ne puis approuver cette idée. La Silésie avoit huit forteresses, *Napoléon* marchoit sur la Vistule et ne dirigeoit point ses troupes sur l'Oder, l'armée Françoise alloit en Pologne et abandonnoit la conquête de la Silésie aux troupes impériales, l'ordre étoit donné de défendre et de tenir les places fortes; sous tous ces points de vue l'opinion de *Pückler* étoit la meilleure et la plus honorable à l'Etat.

Mais elle fut infructueuse, parceque le Roi ne se détermina pas sur le champ à son exécution et, au lieu de la seconder, fit venir 7000 fusils de Schweidnitz à Graudenz, et y destina aussi 10000 recrues dont

on fit la levée. *Pückler* désespéré de n'avoir pu faire réussir son projet, se cassa la tête.

En attendant, un Cavalier de Silésie, le baron *de Lütteritz* alla trouver le Roi et tâcha d'opérer l'exécution du même projet que *Pückler* avoit présenté. Le Roi consentit cette fois à la demande qu'on lui faisoit et chargea le Prince *d'Anhalt Pless* de prendre la défense de la Silésie. Il arriva et son manifeste fut publié le 7 Novembre, jour de la reddition de Glogau*), en même tems que la proclamation du baron de *Lütteritz* aux Silésiens de se ranger volontairement sous les drapeaux du Roi.. Mais le tems favorable étoit passé. Quatre semaines auparavant le projet eût pu être exécuté. Glogau avoit passé au pouvoir de l'ennemi; il y avoit trouvé les autorités du pays, les avoit assermentées, et par ce moyen réduit tout le département de Glogau à l'obéissance. Le Prince *de Pless* donnoit vainement des ordres contraires; la terreur qu'on éprouvoit étoit si grande que même dans les provinces qui n'étoient pas, avant la prise de Schweidnitz, au pouvoir des François, on exécutoit les réquistions Françoises frappées par la chambre de Glogau. Le Prince de *Pless* lui-même ne prit que des demi-mesures. Au lieu de se faire livrer les besoins de son armée par tout où il les trouvoit, et de prendre par force les chasseurs, les fusils, les recrues et les chevaux, il abandonna au bon gré des Silésiens de fournir ce qui étoit

*) Il y a ici une erreur. La reddition de Glogau eût lieu le 3. Décembre.

en leur pouvoir. Cela pouvoit avoir de bons effets avant la prise de Glogau, mais non après.

Le Prince *de Pless* ordonna la défense de Breslau au lieu de transporter à Schweidnitz la garnison de cette place qui n'étoit pas tenable *), et de placer la Chambre à Neisse. Il laissa un Commandant ignorant dans Schweidnitz où il auroit dû mettre le meilleur officier de l'artillerie, jeune militaire entreprenant. Sans embrasser l'ensemble, il fit toutes sortes de coups de main qui ne tendoient pas au but. Il devoit organiser une armée à Glatz et à Neisse, et tout son travail ne fit qu'aller à reculons.

A la reddition de Breslau, lorsque l'ennemi put, à l'aide de la chambre qu'il y trouva, faire porter ses ordres dans tout le pays, comme dans le département de Glogau, la conquête de la Silésie put être regardée comme terminée. Les autres forteresses n'étoient plus là que comme les âtres qui restent dans une maison incendiée.

Les magistrats et les conseillers de province et de péage se trouvoient dans un grand embarras, surtout dans les contrées où l'on voyoit un jour les Bavarois, l'autre les Prussiens. Les uns interdisoient ce que les autres avoient prescrit. Les Chambres de Glogau et

*) Elle l'étoit, puisqu'elle tint quatre semaines. Les habitans prétendent tous qu'elle auroit pu tenir beaucoup plus longtems, et ne furent jamais plus affligés que le jour où l'on capitula. Ils s'empressèrent, durant le siège, à porter des vivres, aux soldats sur les remparts. *Rem. du Trad.*

de Breslau prescrivoient l'obéissance, le Prince *de Pless* s'y opposoit et suspendit les Chambres. Le Ministre *de Haym* avoit donné l'avis de recevoir l'ennemi avec politesse; le Prince *de Pless* excitoit à la révolte.

Or, comme la crainte se trouve de nos jours plus appropriée à l'homme que le courage, comme on ne voyoit dans l'armée ennemie que des victoires, et dans l'armée Prussienne que des défaites, on obéit aux requisitions avec ponctualité. Je ne saurois blâmer cette conduite; dans les circonstances où l'on se trouvoit, le meilleur parti étoit *d'obéir à celui qui avoit la force en main.* Mais lorsque les autorités ne savent faire aucune différence entre les troupes régulières de l'ennemi, et les maraudeurs, traineurs et déserteurs, d'un côté se laissent piller par ceux-ci, de l'autre respectent chaque polisson qui, portant une uniforme Prussienne érige une troupe de brigands, et s'exposent par-là à être jugés par une commission militaire, c'est bien la plus grande poltronnerie que l'on puisse imaginer.

Il y a eu des cas où des déserteurs des troupes alliées ont mis des villes entières à contribution, et se sont ensuite fait mener plus loin avec des chevaux de relais. Je pourrois nommer des bourguemaîtres qu'on a vus, le chapeau sous le bras, se tenir humblement devant deux ou trois maraudeurs dont ils étoient grossièrement apostrophés, demander leurs ordres, leur donner du vin d'Hongrie quand ils ne préten-

doient que de l'eau de vie, 100 écus lorsqu'ils en demandoient cinquante etc.

Quoique les feuilles publiques portâssent les ordres les plus précis de l'Empereur de ne fournir des objets de requisition qu'aux autorités qu'il avoit établies, on y contrevenoit, et une quantité de gens n'eurent pas le courage de demander à un maraudeur ses passeports et ses plein-pouvoirs. D'un autre côté des Sous-officiers et des soldats Prussiens formoient des partis, mettoient la contrée à contribution et personne n'avoit le courage de se faire produire l'autorisation Royale.

Je crois qu'on auroit pu, en se munissant au préalable du consentement de l'ennemi, prendre les mesures de sûreté suivantes: Chaque ville, chaque commune devoit élire un comité qui veillât à la sûreté de l'intérieur, former une Garde nationale comme on en a formé une à Berlin, lui donner des sabres et des piques pour maintenir l'ordre, la gendarmerie qu'on a érigée n'étant pas suffisante. Les maraudeurs ou détachemens isolés, soit Prussiens, soit alliés, n'eûssent pu frapper de réquisitions qu'après avoir produit à ces Corps l'autorisation supérieure qui les justifioit. Ceux qui n'étoient pas autorisés eûssent été livrés sur le champ aux Commandans des villes voisines. Les alliés pouvoient être aussi satisfaits de cet arrangement que les Prussiens; puisqu'à présent des pillards sans aveu épuisent le pays plus que ne le fait l'armée ennemie.

Le Baron Hammer.

Cet homme est Aide de camp Bavarois du Général Vandamme et Chambellan à la Cour de Munich. Toute la Silésie retentit de son éloge ainsi que de celui du Colonel *Lestocq*. Il est humain, prévenant, bienfaisant jusqu'à être prodigue, délicat dans ses procedés et désintéressé à l'extrême. Dans les villes où il s'arrêta, il aida les pauvres sans en faire bruit; il n'y a qu'une voix pour témoigner de sa générosité. Il fit jeter hors de sa maison quelqu'un qui tentoit de lui faire un présent considérable. On attribue sa conduite exemplaire et celle des troupes de Würtemberg à leur Roi qui avoit autrefois un régiment à Lüben en Silésie. Les Silésiens seront affligés quand un jour ces soldats estimables les quitteront, et seront, peut-être, échangés contre d'autres qui vaudront moins.

Y a-t-il aussi des calamités de guerre pendant la paix?

On exige de tous les membres de l'Etat, de ceux des classes qui gagnent et de celles qui ne gagnent point, la même part aux charges de la guerre. Dans divers cercles de la Saxe on s'est efforcé de découvrir différens modes de répartition. On a préconisé les uns, blâmé les autres, sans prendre en considération la pression des circonstances, l'impératif catégorique de la nécessité du moment, comme p. ex. dans les districts que traversent des routes militaires. Dans ces cas, il a fallu, faute d'autorisations supérieures, se servir de la manière la plus usitée de lever les impôts; les citoyens vraiment patriotes qui, en faisant eux-mêmes des sacrifices, se sont rassemblés dans les villes pour opérer le bien général, ont été contraints de saisir, pour suffire à la contribution, les revenus les plus sûrs, et dont la rentrée étoit la plus régulière et la plus prompte. On se plaint de ce mode de répartition qu'un ange du ciel, la balance en main, ne pèseroit peut-être pas exactement dans la crise actuelle et dans un tems où il y a guerre de *tous contre tous* *). On

*) Biens nobles, biens de paysans, impôts sur le Schock, impôts des Quatre tems, argent de donation, houfes de magazin etc. *Sapienti sat.*

s'est encore plaint depuis peu dans quelques feuilles de Janvier et Février du *Reichsanzeiger*, de la répartition inégale des charges de guerre en prestations de subsistances, corvées et logemens militaires. Pour ce qui concerne les *prestations de subsistances*, on ne peut pas disconvenir que quelques cercles, comme celui de Leipzig, quelques baillages et biens nobles aient plus souffert que d'autres. Aussi le Souverain a-t-il établi une commission pour évaluer et compenser ces dommages et quelques autres qui peuvent être liquidés, tels que les dévastations, les bivouacs etc. Le courage patriotique espère qu'il n'y aura pas ici de calcul mercantile, mais que l'on établira une juste proportion entre les prix d'achat, les revenus que les circonstances ont fait monter prodigieusement, et les prestations exigibles de droit et desquelles on ne peut être exemptée par aucun privilège. Pour les *chevaux de relais* et les *transports aux magazins*, quelque multiplicité que ces charges ayent acquises par la guerre, tout propriétaire territorial doit s'y attendre *). Il les a acceptées comme une charge réelle dans ses lettres d'achat, et il a la liberté de réaliser mercantilement toutes ses productions. Les *logemens militaires*, ainsi que l'argent de service, doivent aussi être regardés comme une charge réelle que le propriétaire territorial porte seul en tems de paix et en tems de guerre, et dont il peut trouver le dédommagement par la hausse

*) Ainsi qu'aux malheurs de la guerre en général. Maint usurier a pu d'avance prévoir ce fléau.

des loyers que les réglemens de la police et les lois civiles ne gènent point. Et s'il se trouve outre cela que dans les relations locales, le contract prive le locataire du droit de sublocation, même dans les circonstances les plus favorables, il faudra regarder la sublocation onéreuse en tems de guerre, à laquelle il n'est assujetti par aucune obligation personnelle ou réelle, comme une injustice criante. Il faut démontrer à tous ces propriétaires qui se plaignent de charges disproportionées en apparence à leurs propriétés, que tout aussi peu que d'autres spéculateurs ont droit de se plaindre, lorsqu'ils ne gagnent pas sur telle ou telle marchandise tout ce qu'ils espéroient, et que tout à coup ces marchandises se trouvent imposées de quelque charge extraordinaire amenée par les circonstances, tout aussi peu leur est-il possible de prétendre de l'Etat indemnisation et garantie pour les charges qu'ils ont portées. Les autres classes de la société qui ne gagnent point, ne pourroient-elles pas au contraire leur mettre en compte les dommages qu'ils ont souffert de leur côté en tems de paix, comme la vente mercantile du grain, de l'eau de vie etc. dont eux seuls ont souffert, tandis que les spéculateurs y ont constamment gagné? Il existe des classes dans la société qui paroissent surtout avoir droit à de tels dédommagemens. Elles souffrent tout autant que les autres des malheurs de la guerre et ne demandent point d'indemnisation, elles savent, dans le tems même du désastre, porter remède au dommage qu'el-

les souffrent; ce sont les individus qui vivent de rentes et d'appointemens fixes, et qui, souvent bien plus laborieuses que le fermier qui par des voies détournées se procure un bail avantageux, ne sont pas même en tems de paix, en état d'acquérir *l'étroit nécessaire* *). Ces classes qui n'ont de représentans, ni vis-à-vis du public, ni aux jours de diète de conseil, etc. portent leur fardeau en silence. Mais elles ont à se plaindre d'une guerre secrète de la part des spéculateurs et des distributeurs en tems de paix; elles seules en souffrent; cette guerre devient la calamité interne la plus désastreuse de la société, se manifeste par la cherté, la famine et l'usure, remplit d'amertume toutes les heures de la vie, et tôt ou tard éclate en sédition. Ces classes ne pourroient-elles pas faire cette question:

„N'y a-t-il pas des calamités de guerre pendant la paix?"

*) On répondit un jour à un Employé qui, nonobstant un travail excessif, n'avoit pas de revenus suffisans pour entretenir sa famille nombreuse: *eh! qui vous a dit de vous marier?* Et à un autre qui représentoit que ses revenus ne pouvoient suffire à sa subsistance: *Vous avez cherché vous-même cet emploi et vous en avez connu le salaire.* Faisons l'application: Ne pourroit-on pas dire aussi au propriétaire foncier: *Vous avez-su que votre propriété étoit affectée de ces charges.*

VA1152345

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI